

choisir

revue culturelle
n° 583/584 – juillet-août 2008



(Le sport est-il
encore un jeu ?



*Puisque vos paroles,
ô mon Dieu,
ne sont pas faites
pour rester inertes dans nos livres,
mais pour nous posséder
et pour courir le monde en nous ;
permettez que de ce feu de joie
allumé par vous jadis sur une montagne,
que de cette leçon de bonheur,
des étincelles nous atteignent (...);
faites que, habités par elles,
nous courions les rues de la ville,
nous longions les vagues des foules,
contagieux de la béatitude,
contagieux de la joie.*

Madeleine Delbrêl
in Joie de croire



choisir

n° 583/584 - juillet-août 2008

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet s.j.

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Jacqueline Huppi, secrétaire
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Internet : www.choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.
Luc Ruedin s.j.

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, Musée olympique de Lausanne

p. 10 : Michel Quenot

p. 15 : Lucienne Bittar

p. 20 : CIO/Collections du Musée olympique/Albert Meyer

p. 24 : Pierre Emonet

p. 27 : Marie-Thérèse Bouchardy

p. 34 : Arnaud Azaïs

p. 40 : Cork

p. 41 : Mars distribution

p. 44 : Digital image, The Museum of Modern Art, New York/Scala, Florence

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La balle est dans notre camp <i>par Lucienne Bittar</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
Le combat de la foi <i>par Luc Ruedin</i>	
Bible	9
Le grand jeu de la création <i>par François Euvé</i>	
Psychologie	14
Se construire en jouant <i>par Jean Retschitzki et Caroline Wicht</i>	
Histoire	18
Le Père Didon <i>par Philippe Boitel</i>	
Politique	22
Boycotter Pékin <i>par Denis Müller</i>	
Eglise	26
Sport et foi : unis pour le meilleur... <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Société	29
Se dépasser, pourquoi ? <i>par Isabelle Queval</i>	
Société	33
Un tremplin pour l'emploi <i>par Bertrand Loze</i>	
Essai	37
Un prix lourd : la fin de la gratuité <i>par Gérard Joulé</i>	
Cinéma	41
Dur effort et pur plaisir <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Expositions	43
Balthus l'intemporel <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Livres ouverts	46
Anthropologie du football <i>par François-Xavier Amherdt</i>	
Chronique	52
Salades <i>par Gladys Théodoloz</i>	

La balle est dans notre camp

L'Euro 2008, c'est fini ! Place au Jeux olympiques de Pékin. A tous ceux qui prédisaient le pire, les supporters ont montré qu'ils étaient capables du mieux : la fête s'est déroulée, sans violence. Il est de bon ton chez certains intellectuels de dénigrer l'engouement pour le sport depuis qu'il s'est démocratisé, qu'il a quitté l'exclusivité des collèges et des universités, pour se répandre au milieu du peuple. Le regard se fait plus ou moins critique selon la discipline sportive : réservé en ce qui concerne le golf et le tennis, jugés plus fins et plus nobles, plus dur vis-à-vis du foot, sport populaire par excellence, qui incarne un certain mythe de la virilité. Les explosions de joie du public, les étreintes puissantes assorties de grimaces suggestives des joueurs lors d'un beau but font certes un peu « primitives ». C'est là que réside justement leur bienfait : canaliser positivement notre énergie. Laisser le corps s'exprimer, se lâcher, sentir s'écouler le flux de la vie, quelle ivresse !

Quand les sportifs et les médias utilisent un vocabulaire de combattant, parlant de « rage de vaincre » ou d'« exultation face à la victoire », ils ne font pas que de simples effets de style. Ils mettent en mots un ressenti de conquérant archaïque bien réel. Le début des joutes « sportives » remonterait à l'Egypte ancienne : en 2500 av.J.-C., les soldats pratiquaient déjà des exercices de lutte et de combats de bâton. La définition du mot sport dans le Larousse l'indique bien : « Activité physique exercée dans le sens du jeu, de la compétition, de la lutte et visant à améliorer sa condition physique. »

On raccroche, avec raison, toutes sortes de calamités au sport aujourd'hui, en particulier au sport d'élite : boooliganisme, montée des nationalismes, récupération politique (la présence de hauts représentants politiques lors des matchs de l'Euro et les appels au boycott des JO¹ sont révélateurs), affairisme et indécences économiques, dopage et transgressions des limites corporelles. Choisir a pris le parti de souligner aussi les aspects positifs de la pratique sportive. Il est juste de mettre en exergue son côté « compétition », mais on oublie trop souvent l'un de ses au-

tres visages, le « sens du jeu ». Ouvrons à nouveau le Larousse : « Jeu : activité d'ordre physique ou mental, non imposée, ne visant aucune fin utilitaire et à laquelle on s'adonne pour se divertir, en tirant un plaisir » ou encore « activité de loisir soumise à des règles conventionnelles, comportant gagnant(s) et perdant(s) et où interviennent, de façon variable, les qualités physiques ou intellectuelles, l'adresse, l'habileté, et le hasard. » La gratuité, le plaisir et la surprise sont donc au cœur du jeu, dont le déroulement n'est jamais écrit à l'avance (les buts marqués lors des cinq dernières minutes de certains matchs de l'Euro 2008 l'ont démontré avec brio !). Dans le jeu, la liberté créatrice de l'homme s'exprime, le renvoyant à celle de son Créateur.²

Plusieurs articles de ce numéro montrent comment le jeu et le sport permettent la construction de l'individu par l'assimilation de valeurs éducatives jugées essentielles, comme le goût de l'effort et de la difficulté, le sens de la consigne, l'esprit d'initiative, le respect des autres, le contrôle de soi. Rien d'étonnant à ce que des hommes d'Eglises aient depuis le début favorisé le développement du sport et que le Magistère valorise sa pratique.³ Si le jeu développe les aptitudes individuelles, il enseigne aussi à vivre en collectif, au sein de la « communauté humaine », car au cœur du jeu, il y a la relation et ses règles. Avec soi-même et avec les autres. En ce sens, les valeurs et dysfonctionnements que livre le sport reflètent celles de l'ensemble de la société. Pas une de ses déviances ne lui est propre. Ce miroir est tour à tour exaltant et dérangeant, illuminé de lumière ou plongé dans l'ombre. Véritable laboratoire de la société, le monde du sport mérite notre attention ; et nos efforts pour lui rendre sa noblesse et sa plus belle raison d'être : la gratuité. A nos vélos !

Lucienne Bittar



- 1 • Cf. Denis Müller, *Boycotter Pékin*, pp. 22-25 de ce numéro.
- 2 • Cf. François Euvé, *Le grand jeu de la création*, pp. 9-12 de ce numéro.
- 3 • Cf. les articles de Philippe Boitel et François-Xavier Amherdt, pp. 18-21 et 26-28 de ce numéro.

■ Info

Saint-Siège : négociations avec le Vietnam

La communauté catholique du Vietnam est la troisième d'Asie, derrière la Chine et les Philippines, avec quelque 7 millions de catholiques, sur une population de plus de 85 millions d'habitants.

Une 15^e délégation du Saint-Siège s'est rendue dans le pays du 9 au 15 juin. Guidée par Mgr Pietro Parolin, sous-secrétaire du Saint-Siège pour les relations avec les Etats, elle a rencontré le vice-Premier ministre Pham Gia Khiem, le Comité des affaires religieuses du gouvernement, ainsi que des responsables de l'Eglise catholique locale. Thèmes des rencontres : les nominations épiscopales, la restitution progressive de l'usage ecclésiastique des propriétés nationalisées, l'application de la réglementation sur la liberté religieuse, la contribution des catholiques à la promotion humaine, à la diffusion d'une culture de solidarité envers les classes les plus faibles de la population et à l'éducation morale des générations à venir.

Si la République socialiste du Vietnam et le Vatican n'ont toujours pas de relations diplomatiques, les rapports avec Rome se sont toutefois nettement améliorés ces dernières années. La première visite officielle d'une délégation du Saint-Siège au Vietnam date de 1989. Hanoi reste cependant suspicieuse à l'égard des catholiques et continue à contrôler l'ordination des évêques et à limiter le nombre de prêtres. (apic)

■ Info

Remise de l'hostie, retour en arrière

Pour la seconde fois au cours d'une célébration pontificale, le 15 juin, à Brindisi, Benoît XVI a invité les fidèles à s'agenouiller devant lui sur un prie-dieu pour recevoir l'hostie directement dans la bouche. Cette pratique était tombée en désuétude depuis la réforme liturgique post concile Vatican II. Le pape l'a réintroduite le 22 mai 2008, lors de la messe de la fête du Saint-Sacrement sur le parvis de la basilique Saint-Jean de Latran. A cette occasion, il avait affirmé que s'agenouiller devant l'Eucharistie, c'était « professer sa liberté (...). Nous, chrétiens, nous nous agenouillons seulement devant le Saint-Sacrement parce que, en lui, nous savons et croyons être en présence de l'unique et vrai Dieu. » « La messe n'est pas un spectacle », a déclaré pour sa part, à plusieurs reprises, Mgr Albert Malcom Ranjith, secrétaire de la Congrégation pour le culte divin et la discipline des sacrements. Pour lui, la communion remise dans les mains des fidèles « devrait être une pratique revue (...) Je suis convaincu de l'urgence de donner à nouveau l'hostie aux fidèles directement dans la bouche, sans qu'ils la touchent et de revenir à la genuflexion au moment de la communion en signe de respect. » (apic)

■ Info

Relancer la philosophie

A l'occasion du Symposium européen des professeurs d'université, réunis à Rome, Benoît XVI a affirmé le 7 juin qu'il était urgent « de relancer l'étude de la philosophie dans les universités et dans les écoles ». « La crise de la modernité

n'est pas synonyme de déclin de la philosophie ; au contraire, la philosophie doit s'engager dans un nouveau parcours de recherche pour comprendre la nature véritable d'une telle crise et déterminer des perspectives nouvelles vers lesquelles s'orienter », a déclaré le pape. « Il est nécessaire de promouvoir des centres académiques de haut profil, où la philosophie puisse dialoguer avec les autres disciplines, en particulier avec la théologie, favorisant de nouvelles synthèses culturelles aptes à orienter le chemin de la société. » (apic)

■ Info

Œcuménisme théologique

L'éducation théologique œcuménique est une question d'importance stratégique pour le christianisme au XXI^e siècle. Tel est le message du congrès de la Conférence mondiale des associations d'instituts théologiques (WOCATI), qui s'est déroulé en Grèce du 31 mai au 7 juin. Les Eglises, les agences donatrices et les universités devraient veiller à la promotion et au financement de l'éducation théologique œcuménique, y compris à des programmes d'échanges de professeurs et d'étudiants entre régions et Eglises différentes.

Pour Dietrich Werner, coordinateur du programme de formation théologique œcuménique du Conseil œcuménique des Eglises, « il est nécessaire d'accroître les efforts en ce sens en raison des énormes défis posés par la croissance rapide de certaines Eglises, par les sérieuses inégalités dans le domaine de l'accès à une formation théologique supérieure et par des tendances de plus en plus fortes au fondamentalisme religieux et à l'émiettement. (...) Etant donné que les Eglises ont besoin de

théologiens, de pasteurs et de dirigeants bien formés, il faut de nouvelles formes de solidarité et de partage international pour l'évolution du corps enseignant, l'amélioration des bibliothèques et des programmes, ainsi que des critères de qualité pour la formation théologique. »

■ Info

Amnistie au Kenya : l'Eglise contre

Raila Odinga, Premier ministre et leader de l'ex-parti de l'opposition (Odm), à présent intégré au gouvernement d'unité nationale, a proposé d'accorder l'amnistie aux auteurs de crimes lors de la vague des violences postélectorales. Ceci dans le but de favoriser la réconciliation nationale. Une motion rejetée par l'Eglise du pays. Pour le cardinal John Njue, archevêque de Nairobi, « il faut que ceux qui ont commis des crimes sachent qu'ils devront en répondre et que la justice soit respectée ». Les violences de janvier et février derniers s'étaient soldées par plus d'un millier de morts et des centaines de milliers de déplacés. Pour le cardinal, l'amnistie « n'apporterait que de nouvelles divisions si elle était adoptée, et non pas l'unité ».

Le parti du président Emilio Mwai Kibaki est opposé lui aussi à une telle requête et demande au contraire une accélération des procédures d'ouverture des procès contre les milliers de coupables présumés. (apic)

■ Info

AI : rapport 2007

Sans vouloir nier les progrès effectués en matière d'élaboration des normes, systèmes et institutions de défense des droits humains aux niveaux international, régional et national, le monde reste marqué par l'injustice et l'impunité, comme le montre le dernier rapport d'Amnesty International. Du mépris des Etats-Unis pour le droit international au double langage des gouvernements européens, de la répression en Birmanie au mauvais bilan des droits humains en Chine, aucun pays n'est à l'abri de dérapages.

En Suisse, l'absence de législation complète et de politique cohérente contre le racisme et la xénophobie, les affiches racistes du l'UDC, la non-entrée en matière pour des demandeurs d'asile... ternissent son image.

Du côté positif, faisant preuve d'une remarquable audace, 143 pays membres de l'Assemblée générale des Nations Unies ont adopté en septembre 2007, la Déclaration des Nations Unies sur le droit des peuples autochtones.

■ Info

CPI : la France freine

Le Sénat français a adopté le 10 juin le projet de loi adaptant le droit pénal à l'institution de la Cour pénale internationale (CPI). Il a accepté un amendement autorisant la justice française à poursuivre et juger « toute personne qui réside habituellement » en France et est coupable à l'étranger d'un crime contre l'humanité, si le pays dont il a la nationalité est signataire de la Convention de Rome instituant la CPI. La « compétence universelle » se définit comme la compétence exercée par un Etat qui poursuit

les auteurs de certains crimes, quel que soit le lieu où le crime a été commis, et sans égard à la nationalité des auteurs ou des victimes.

La Coalition française pour la Cour pénale internationale (CFCPI) dénonce « un texte complaisant, qui marque une incompréhensible résistance de la France à participer avec le reste du monde à la constitution d'un système de justice pénale internationale, protecteur des crimes les plus graves, ceux qui touchent à l'essence même de l'humanité ». Le texte prive les victimes du droit de provoquer les poursuites, « qui leur est pourtant ouvert pour le moindre délit de droit commun mais leur est ici retiré pour les crimes les plus graves ». Alors qu'un « tortionnaire » peut être arrêté et poursuivi à l'occasion de son passage en France, un véritable criminel contre l'humanité pourra circuler librement tant qu'il n'a pas l'idée de s'installer durablement. Ainsi « les Pinochet de ce siècle éviteront de voyager en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis et dans des dizaines d'autres pays, mais pourront trouver refuge dans notre pays s'ils veillent à ne pas y résider durablement. »

En outre, le Sénat a subordonné la compétence des juridictions françaises à la condition que les crimes soient punissables dans leur pays d'origine. « Le génocide ne sera pas punissable si la loi du pays où il est commis ne le prévoit pas ! »

■ Info

Venezuela : vers un Etat policier ?

Début juin, les évêques catholiques du Venezuela ont sévèrement critiqué la nouvelle loi sur la sécurité du gouvernement socialiste : désormais, aucune dis-

position judiciaire ne sera plus nécessaire pour prendre des mesures d'écoute. En outre, les médecins et les prêtres ne pourront plus faire état devant un tribunal du secret professionnel ou du secret de confession. L'archevêque de Caracas, le cardinal Jorge Urosa Savino, a souligné que c'était un devoir fondamental pour tous les religieux de préserver le secret de la confession. Aucune loi ne peut remettre en question cette obligation, a-t-il affirmé.

« Nous devons idéologiquement renforcer nos services secrets pour la lutte contre l'impérialisme », a justifié pour sa part le président Hugo Chavez. (apic)

■ Info

Afrique : pas d'argent, pas d'eau

Le « paiement au robinet » représente une menace pour les pauvres, affirment des organisations d'Eglise. Elles dénoncent la mise en place d'un système de distribution de l'eau contre prépaiement, notamment au Lesotho et en Afrique du Sud. Les consommateurs achètent une carte contenant un crédit correspondant à une certaine quantité d'eau. Quand ils insèrent la carte dans une machine - un compteur d'eau de ménage ou une source publique -, ils peuvent tirer de l'eau jusqu'à ce que la carte soit vide. Les compteurs d'eau prépayée récemment installés dans les lieux publics par la compagnie de distribution d'eau de Maseru sont considérés comme des modèles par l'industrie, à une époque où on note une tendance à la privatisation des réseaux de distribution de l'eau. Des représentants d'Eglises, cités par l'Agence œcuménique *ENI*, avertissent que cette approche constitue un risque pour l'accès des plus pauvres des pau-

vres à ce bien de première nécessité. Selon Michael Windfuhr, membre du groupe directeur du Réseau œcuménique de l'eau, « si une personne n'a plus d'argent et que sa carte est vide, elle ne peut pas se procurer de l'eau pour satisfaire ses besoins fondamentaux. » Il appelle les Eglises à s'engager dans des campagnes de promotion du « droit humain à l'eau ».

■ Info

L'inégalité se maintient au Brésil

Le Brésil reste un des pays les plus inégalitaires d'Amérique latine : 10 % de la population possèdent 75,5 % des ressources nationales. C'est ce que révèle une étude publiée par l'Institut de recherche d'économie appliquée (Ipea), fournissant des données peu différentes par rapport à celles enregistrées à la fin du XVIII^e siècle.

Selon l'Ipea, ce sont dans les trois capitales étatiques brésiliennes que la distribution inégale des richesses est la plus évidente, à savoir à São Paulo, où 10 % des habitants détiennent 75,5 % du produit intérieur brut (PIB), à Salvador de Bahia et à Rio de Janeiro. Par ailleurs, la recherche révèle que les taxes pèsent davantage sur la population moins aisée. En moyenne, 10 % des plus pauvres versent aux impôts 44,5 % de plus par rapport à 10 % des plus riches : cette anomalie s'explique par le poids majeur des taxes indirectes faisant sentir leur effet sur les biens de consommations. (apic)

Le combat de la foi

« Saisissez donc l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais, vous puissiez résister et demeurer debout, ayant tout mis en œuvre. Debout donc ! A la taille, la vérité pour ceinturon, avec la justice pour cuirasse et, comme chaussures aux pieds, l'élan pour annoncer l'Évangile de la paix. Prenez surtout le bouclier de la foi, il vous permettra d'éteindre tous les projectiles enflammés du Malin. Recevez enfin le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu. » (Ep 6,13-17).

Regardez les athlètes des Jeux olympiques ! Qui peut se comparer à ces valeureux combattants ? Je reste toujours émerveillé devant les exploits réalisés par les Usain Bolt et autres champions. A force d'abnégation, d'exercices, de volonté et grâce aux dons reçus, les voici hissés sur les plus hautes marches du podium. Eblouissantes ces envolées en saut en hauteur ; impressionnantes ces performances des marathoniens ; grisantes ces pointes de vitesse des sprinters ; gracieuses ces figures des gymnastes... et les records tombent, les applaudissements fusent, les médailles récompensent les meilleurs. Défiant les lois de la nature et les limites de la condition humaine, ces héros du stade enthousiasment les foules. Auréolés par leurs exploits, ils semblent venir d'une autre planète. Des sommets de l'Olympe, ils apparaissent dans la gloire.

Et nous ? N'avons-nous pas, alors que nous menons le combat de la foi, à gagner la palme promise ? Certes, notre arme est autre. Elle est d'Esprit. Ce ne sont pas tant les lois de la nature ou les limites de notre corps que nous avons à défier. Notre combat aussi est autre. Il a lieu contre tout ce qui en nous et autour de nous refuse la victoire acquise par le Christ. Ces forces obscures, ces énergies spirituelles destructrices qui nous aveuglent, nous asservissent et nous emprisonnent ne sont-elles pas plus dangereuses et difficiles à vaincre que les pesanteurs et l'inertie auxquelles sont confrontés les athlètes du stade ?

La Parole met debout et fait vivre. Le bouclier de la foi, éteignant les pensées mortifères qui nous font dévier de notre route, nous donne de la recevoir telle qu'elle est : vivante, créatrice, agissante. Grâce au glaive de l'Esprit qui nous fait revêtir le casque du Salut, nous en pénétrons le sens et discernons ce qui nous attriste, nous trouble et nous empêche de nous tenir debout. Qu'advenant alors à la Vérité, celle-ci nous ceigne et nous libère par la Justice qui imprègne toute notre existence. Nous voici saisis par la Paix venue d'ailleurs. Comprenant que nous sommes sauvés de notre dernier et plus redoutable ennemi, la mort, nous exultons de joie.

Encore faut-il nous revêtir du bouclier de la foi !

Luc Ruedin s.j.

Le grand jeu de la création

●●● **François Euvé s.j.**, Paris

Doyen de la Faculté de théologie du Centre Sèvres (Paris)

La création du monde est un thème fascinant. Dans notre civilisation occidentale, le modèle prédominant fait appel au schème de la « fabrication » : Dieu « fait » le monde comme l'ouvrier fait une œuvre. L'image classique, proposée par Voltaire à la suite de Newton, est celle de l'« horloger ». Même si l'on ne croit pas en ce Dieu, il semble évident de le concevoir selon ce modèle, qui remonte d'ailleurs à l'antiquité grecque.

A cette image, la tradition chrétienne ajoute que cette fabrication divine du monde est « toute-puissante ». A la différence du « démiurge » de Platon, le Dieu biblique ne se heurte à aucune autre instance différente de lui. Il n'a en face de lui aucune matière éternelle qui opposerait sa résistance à l'action fabricante, comme la pierre résiste au ciseau du sculpteur, comme l'argile résiste aux mains du potier. Il crée « à partir de rien » (*ex nihilo*).

Cela a de grandes conséquences sur le rapport de l'humanité au monde. Hommes et femmes sont créés « à l'image de Dieu », selon le livre de la Genèse (1,26). Est-ce à dire qu'ils disposent, eux aussi, par délégation divine, d'une « puis-

sance » créatrice ? Dans le même passage biblique, ils sont invités à « soumettre et dominer » la terre (1,28). Le travail humain reçoit ainsi une notable valorisation théologique. Travailler, c'est participer à l'œuvre créatrice, même si c'est à une échelle inférieure (la puissance humaine n'est pas la toute-puissance divine). Dieu invite l'humanité à transformer la terre et pas seulement à la conserver en l'état. La technique humaine ne cherche pas à revenir à un état harmonieux, mais à réaliser quelque chose de neuf. C'est toute l'aventure moderne qui est incluse dans ce schéma. Nous en percevons aujourd'hui les limites. L'action transformatrice de l'humanité a entraîné des conséquences dévastatrices sur l'environnement, qui mettent en péril la survie même de cette humanité. En prétendant faire du nouveau, n'a-t-on pas transgressé des frontières « naturelles », immuables, établies par le Créateur depuis le commencement ?

Comme le constatait Jacques Monod il y a quarante ans, l'homme de la modernité scientifique et technique a rompu « l'ancienne alliance » qui l'unissait à la nature. Par contraste, quelques années après, un autre prix Nobel, Ilya Prigogine, invitait à renouer une « nouvelle alliance ».² Ce ne serait plus le travail qui mériterait d'être valorisé, mais d'autres activités, plus gratuites, plus festives.

Pour rendre compte de l'origine des choses, chaque culture propose des modèles, des images, des métaphores qui tentent d'approcher ce qu'aucun concept ne peut saisir et qui influencent le rapport de l'humain au monde. L'approche chrétienne d'un Dieu créateur tout-puissant renvoie à une notion rarement mise en évidence, celle de la gratuité festive : loi et jeu sont associés, ouvrant la porte à la liberté créatrice de l'homme.

1 • **François Euvé**, « Penser la création comme jeu », *Cogitatio fidei* n° 219, Cerf, Paris 2000, 408 p. (n.d.l.r.)

2 • **Ilya Prigogine et Isabelle Stengers**, *La nouvelle alliance*, Gallimard, Paris 1986, 440 p.

Dans les années '70, au moment où Monod écrivait *Le hasard et la nécessité*, d'autres voix, déjà sensibles aux problèmes écologiques, s'élevaient pour dénoncer le primat de la technique dans le monde occidental. Des auteurs, tel Harvey Cox,³ voulaient, contre la domination exclusive du travail, réhabiliter le sens de la fête en mettant en avant le thème du « jeu » : « restaurer contre la prétention totalitaire de l'éthique, la joie de l'esthétique » (selon l'expression du théologien Jürgen Moltmann)⁴, revenir à quelque chose de plus gratuit, de plus spontané. Dans le même mouvement, on s'intéressait aux sagesses orientales qui, en particulier en Inde (la *lila*), avait fait du jeu le modèle principal pour se représenter l'origine du monde.

Ces utopies festives sont moins vivantes aujourd'hui, peut-être parce que l'horizon est devenu plus sombre, l'humeur est moins à la fête. La technologie cependant pose toujours question. Une réflexion fondamentale reste à poursui-

*Création des poissons
et des oiseaux,
monastère de Monreale
(Sicile, 1182)*



vre, qui redonne une lueur d'espoir. Si on ne le réduit pas à l'expression d'une simple créativité sans contraintes, le thème du jeu peut apporter des éléments pertinents.

La création par la parole

Qu'en est-il dans la Bible, source de toute la réflexion théologique dans la tradition chrétienne ? Le thème de la fabrication toute-puissante n'est certes pas absent, mais c'est souvent le seul que l'on retient, ce qui est la source de bien des ambiguïtés. Certains écologistes ne manquent pas de prendre appui sur cette image pour dénoncer l'influence du judéo-christianisme sur l'émergence de la civilisation technoscientifique de l'Occident. « La représentation du monde comme machine correspondait parfaitement à l'idée chrétienne d'un Dieu créateur, transcendant absolument son œuvre. »⁵ Encore une fois, l'horloger !

La remise en cause de ce « monde-machine » invite à relire le texte plus attentivement. On y trouve bien des images de fabrication : pensons à celle du « potier », présente dans le deuxième récit de la création : Dieu « modèle » Adam avec la poussière du sol. Mais cette image est loin d'être la seule. Le premier récit de création valorise un autre thème, celui de la *parole* : Dieu « dit », et cela est. Dieu crée par sa parole.

On peut comprendre cette création par la parole, comme un ordre donné aux choses : Dieu ordonne. Comme un bon commandant, sa parole s'exécute im-

3 • *La fête des fous. Essai théologique sur les notions de jeu et de fantaisie*, Seuil, Paris 1971, 238 p.

4 • *Le Seigneur de la danse*, Cerf, Paris 1972, pp. 7-8.

5 • *Pierre Hadot, Le Voile d'Isis*, Seuil, Paris 2004, p. 142.

médiatement, sans « discussion ». Mais la parole divine, dans l'ensemble du corpus biblique, a une autre fonction. Ce n'est pas seulement un ordre, une jonction sans réplique, c'est avant tout une *invitation au dialogue*. Par sa parole, Dieu suscite une autre parole en réponse. Dieu parle pour faire parler en premier lieu la créature qui est « à son image ». C'est en parlant (en dialoguant avec son vis-à-vis) que l'homme devient humain. A la différence de l'ouvrier devant l'objet qu'il fabrique et qu'il maîtrise, Dieu est devant sa création comme un partenaire d'alliance.

Un autre élément a trait à la puissance comme *mise en ordre*. C'est vrai que le créateur biblique est tout-puissant. Il maîtrise sa création. Mais il faut se rappeler l'expérience historique du peuple de l'Israël biblique, menacé dans son existence et libéré par Dieu. Le monde contient des forces hostiles à l'humanité, que la Bible appelle le « chaos ». Pour que l'humanité puisse habiter sur la terre, celle-ci doit être préalablement organisée.

Un troisième élément est que, toujours selon le premier récit de création, l'œuvre créatrice de Dieu culmine le septième jour, le jour du sabbat. Dieu arrête son travail. L'accomplissement de la création n'est donc pas l'œuvre fabricante, mais ce qui serait plutôt de l'ordre de la *fête*, de la réjouissance, de la contemplation gratuite. C'est par là que l'on retrouve la thématique du jeu.

Le jeu de la Sagesse

Cette idée se retrouve-t-elle ailleurs ? Dans le Livre des Proverbes, un poème est intrigant (8,22-31 ; voir texte p. 13). Cet ensemble très structuré reprend des éléments présents dans le récit de la Genèse. La fonction créatrice y est

présentée comme délimitation du ciel, fixation d'une limite que la mer (symbole du chaos, de la violence, des forces de mort) ne peut transgresser. La création est une mise en ordre stable, durable. Mais à côté du Dieu créateur, plus précisément, « entre » le Créateur et l'humanité, il introduit une autre entité, la « Sagesse ». C'est elle qui parle à la première personne dans ce poème.

Dans un premier temps, la Sagesse est passive, « engendrée ». Elle se reçoit de Dieu. Puis elle participe à l'œuvre créatrice. Elle se présente comme « maître d'œuvre » (la traduction du mot est problématique, mais nous ne nous y attarderons pas). Et, à la fin du poème, il est dit qu'elle « joue » en présence de Dieu et dans son « univers terrestre ». Quel est son jeu ?

Le terme a intrigué des générations de commentateurs, juifs comme chrétiens. On souligne volontiers l'atmosphère festive qui couronne la création, estimée « bonne » selon la révélation biblique : « et Dieu vit que cela était bon » (Gn 1,10). Elle est source d'*émerveillement* pour celui qui la contemple (une dimension que nous avons peut-être à redécouvrir). A cela, on peut associer l'idée d'une *familiarité* avec Dieu. Le jeu rassemble des partenaires. Il y a beau y avoir un « meneur », l'essentiel est la participation de tous. Chacun reçoit un « rôle », même mineur. Personne n'est inutile.

Peut-on en dire plus sur ce « jeu de la Sagesse » ? La *spontanéité* est une donnée évidente. C'est ce à quoi on pense le plus volontiers quand on évoque l'idée de jeu. Pourtant, dans ce poème du livre des Proverbes, l'association du jeu et de la loi donne à réfléchir. La mise en ordre est un moment important dans le processus créateur : poser des *limites* pour rendre l'espace habitable. Toutefois, l'instauration de la

loi n'est pas le terme du projet créateur. Dieu ne crée pas le monde pour lui donner une loi.

Le dessein divin sur le monde serait plutôt la réalisation d'une communion universelle, ce dernier mot n'incluant pas seulement la société humaine, mais l'ensemble des créatures, animées et inanimées, qui ne sont pas simplement des « choses » à disposition de l'humanité. Rassemblant des partenaires, le jeu donne une anticipation de cette communion.

Règles et créativité

Cela recoupe des réflexions anthropologiques sur le jeu qui soulignent l'importance de la règle. La langue anglaise distingue *play* et *game*. Le premier mot désigne la spontanéité du jeu de l'enfant, le deuxième renvoie plutôt à l'obéissance à la règle, mais il n'y a nulle opposition entre les deux. On pourrait même dire que l'intérêt du thème du jeu est qu'il fait réfléchir sur l'association de la règle et de la liberté.

Un jeu purement spontané est moins créatif qu'un jeu réglé. La considération des deux extrêmes peut être éclairante : d'un côté, une spontanéité qui ne débouche sur rien et qui finit par décevoir (sans compter le risque latent de violence : le fête se pervertit en débauche) ; de l'autre, un système de règles si contraignant qu'il empêche toute créativité. L'intérêt du jeu, son caractère « créatif », est dans « l'invention d'une liberté par et dans une légalité ». ⁶ Cette légalité, l'existence de règle, a une double fonction : limiter la violence latente dans les relations humaines ; obliger à *faire des choix*. La deuxième fonction est plus proprement créatrice. A la différence d'un fonctionnement mécanique, le déroulement d'un jeu n'est jamais écrit à l'avance.

Chaque itinéraire singulier s'invente au gré d'une histoire qui se construit. Celle-ci suppose une authentique liberté de la part des acteurs, dont le comportement n'est pas programmé au commencement. Chaque créature reçoit du Créateur une certaine autonomie, une consistance propre, un « quant-à-soi ».⁷

De plus, la règle pose des contraintes qui obligent à ne pas rester enfermé en soi-même (c'est le risque de l'autonomie), à sortir du monde que l'on s'est bâti à son image. On peut penser à la métaphore du joueur de jazz : son improvisation respecte des règles strictes. La liberté s'acquiert dans une confrontation au monde extérieur, à l'autre personne humaine, à Dieu même. Elle n'est pas un choix capricieux parmi un nombre indéfini de possibles, mais une invention à partir du monde tel que nous le recevons et que la liberté transforme au profit de tous.

Pour la tradition biblique, la création du monde n'est pas simplement un grand jeu. Cette tradition est trop réaliste pour minimiser l'élément de violence, de mort qui s'y manifeste avec la complicité de l'humanité (la figure de la Croix dans l'Évangile). Il faut fixer des limites solides pour empêcher cet océan de violence de déferler et de submerger toute la création. Mais en rester là est insuffisant. L'enjeu est plus constructif : l'humanité a pour mission de poursuivre l'œuvre créatrice commencée par Dieu. Le travail y a toute sa place, à condition de ne pas oublier que le couronnement de cette œuvre est de se réjouir ensemble, une réjouissance qui intègre l'ensemble du créé.

Fr. E.

6 • Colas Dufflo, *Jouer et philosopher*, PUF, Paris 1997, p. 57.

7 • Adolphe Gesché, *Dieu pour penser, IV, Le cosmos*, Cerf, Paris 1994, p. 167.

²² « **L**e Seigneur m'a engendrée, prémice de son activité, prélude à ses œuvres anciennes. ²³ J'ai été sacrée depuis toujours, dès les origines, dès les premiers temps de la terre. ²⁴ Quand les abîmes n'étaient pas, j'ai été enfantée, quand n'étaient pas les sources profondes des eaux. ²⁵ Avant que n'aient surgi les montagnes, avant les collines, j'ai été enfantée, ²⁶ alors qu'Il n'avait pas encore fait la terre et les espaces ni l'ensemble des molécules du monde. ²⁷ Quand Il affermit les cieux, moi, j'étais là, quand Il grava un cercle face à l'abîme, ²⁸ quand Il condensa les masses nuageuses en haut et quand les sources de l'abîme montraient leur violence ; ²⁹ quand Il assigna son décret à la mer - et les eaux n'y contreviennent pas - , quand Il traça les fondements de la terre. ³⁰ Je fus maître d'œuvre à son côté, objet de ses délices chaque jour, jouant en sa présence en tout temps, ³¹ jouant dans son univers terrestre ; et je trouve mes délices parmi les hommes. »

Proverbes 8,22-31

(traduction TOB)

Se construire en jouant

Le jeu contribue de manière cruciale au développement de l'enfant. Or cette idée ne s'est imposée que récemment et n'est probablement pas universellement acceptée. Car le jeu ne répond pas à des besoins primaires (nourriture, sécurité). Ainsi, un des paradoxes du jeu est qu'il est marginalement abordé par les théories pédagogiques ou psychologiques. Petit tour d'horizon.

Bien que le terme de jeu semble familier, sa définition est loin d'être simple à cerner. Quoi de commun entre un jeu vidéo, une partie de football, un mots-croisés ou une partie de poker ?

Plusieurs typologies ont cherché à y mettre de l'ordre. Selon les ethnologues, on peut distinguer les jeux de hasard, les jeux physiques et les jeux de stratégie. Caillois a retenu, lui, quatre catégories : compétition, chance, simulacre et vertige. Piaget a distingué les jeux d'exercices (aussi présents chez les animaux), les jeux symboliques et les jeux de règles ; il y a ajouté les jeux de construction. Et selon Gilles Brougère, pour que l'on puisse parler de jeu ou d'activité ludique, cinq caractéristiques doivent être remplies : le second degré, on joue « pour de faux » ; la décision, la personne décide de jouer et le jeu est une succession de décisions dans un éventail de choix donnés ; la règle, qui organise les comportements ; la frivolité, le jeu étant limité dans ses conséquences ; et l'incertitude, car personne ne sait comment le jeu va finir.¹

●●● **Jean Retschitzki**, Fribourg
Professeur au Département de psychologie
de l'Université de Fribourg

Caroline Wicht, Fribourg
Assistante au Département de psychologie
de l'Université de Fribourg

Les jeux vidéo

Les jeux vidéo méritent une mention à part, tant ils ont pris de place dans les loisirs des nouvelles générations ; le chiffre d'affaires généré par cette jeune industrie a désormais dépassé celui du cinéma. Leurs effets sont controversés, notamment en raison des contenus violents qu'ils véhiculent bien souvent, au point que certains militent en faveur de leur interdiction pure et simple. On voit mal comment on pourrait pratiquement mettre en œuvre une telle mesure.

Il existe cependant des exemples d'utilisation des jeux vidéo pour la bonne cause. C'est ainsi qu'un groupe américain a obtenu des effets remarquables en utilisant un logiciel fonctionnant selon le principe des jeux vidéo pour la « remédiation » de troubles de compréhension du langage oral. Les enfants concernés accumulaient un retard toujours plus important pouvant déboucher sur une dyslexie ; ces chercheurs ont montré qu'un entraînement adéquat pouvait améliorer la vitesse à laquelle le cerveau traite les stimuli rapides.

1 • *Jouer/apprendre*, Economica-Anthropos, Paris 2005, 176 p.

Ou encore, alors qu'on ne peut plus former aujourd'hui des pilotes ou des chirurgiens sans avoir recours à des simulateurs combinant technique vidéo et informatique, comme dans les jeux vidéo, il se pourrait bien que des joueurs réguliers puissent être au bénéfice d'un avantage initial non négligeable pour aborder ces professions.

Dans un domaine assez différent, Francisco Ortega-Grimaldo, un chercheur actif au Texas, a eu l'idée de concevoir des jeux de société en ligne permettant de sensibiliser les joueurs aux problèmes de l'immigration tels qu'ils sont vécus quotidiennement autour de la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique. Des ONG militent en effet pour ce type d'applications, avec l'argument que les jeux sont un bon moyen d'explorer des questions complexes. Ils permettraient d'adopter un nouveau point de vue (par exemple en jouant le rôle de l'immigrant ou du garde-frontière) et, dans certains cas, d'acquérir de nouvelles convictions.

Peu d'études

Peu de recherches au final ont été menées sur la question du jeu. Les théories classiques du jeu ont cherché à rendre compte de cette conduite en mettant en exergue soit les instincts (récapitulation d'anciens instincts ou au contraire exercice des instincts nécessaires pour la vie adulte), soit l'énergie (dépense du surplus d'énergie ou au contraire nécessité de régénérer l'énergie dépensée dans le travail).

En éducation, on se méfie d'une activité qui pourrait détourner l'élève de son travail d'apprenant. Il est intéressant d'observer que l'école n'a pas fait un très large usage du jeu. D'ailleurs, le jeu et l'école ont rarement fait bon ménage...

Les malentendus ont été nombreux, notamment en raison de l'opposition entre jeu et travail.

A propos des débuts de l'école active vers 1900, Jean Château écrit : « Périodiquement l'école est critiquée pour ses dérives ludiques, qui se traduisent par exemple par la pénétration dans la vie scolaire de l'esprit du jeu, de sa spontanéité, de l'efficacité des groupes, du loisir. On a vu ainsi se multiplier les initiatives : voyages éducatifs, journaux de classes, composition de poésies, etc. (...) A toutes les périodes de décadence et de relâchement social... le jeu prend une importance croissante dans le domaine scolaire... Il reste cependant que

Faire semblant, une conduite spontanée



c'est pour une bonne part dans le jeu que l'enfant acquiert des attitudes indispensables pour le travail. Ainsi en est-il de l'aptitude à la tâche dont les jeux de la maternelle doivent favoriser la naissance. Le goût de l'effort et de la difficulté, le sens de la consigne, le respect des autres, le contrôle de soi, toutes ces valeurs constituent pour l'éducation autant d'objets essentiels dont le jeu permet l'assimilation. Le travail scolaire organise et systématise ces apprentissages parce qu'il est conçu par des adultes qui s'évadent de l'immédiat pour prévoir le futur, un futur qui ne sera plus celui d'un enfant. »² Avec ce jeu utilitaire débouchant sur des apprentissages utiles à la vie scolaire, on est loin d'une activité libre et fictive.

En psychologie aussi, les études sont relativement peu nombreuses. Il est frappant qu'un auteur comme Piaget ait si peu utilisé des situations ludiques ; la seule étude empirique de l'école de Genève à propos d'un jeu concerne une variante du jeu de billes, étudiée sous l'angle du jugement moral, de la conception des règles et de leur respect.³

Le jeu symbolique

L'autre forme de jeu qui a intéressé Piaget, tout comme de nombreux autres psychologues du développement, est le jeu symbolique (faire semblant). L'intérêt de cette conduite est qu'elle apparaît spontanément durant la petite enfance et qu'elle témoigne de la capacité de l'enfant à dissocier l'imaginaire de la réalité.

Le psychologue russe Lev Vygotsky s'est focalisé sur le jeu socio-dramatique et en a souligné trois aspects : le côté imaginaire de la situation jouée, le fait de jouer un rôle et l'ensemble de règles dé-

terminées par les rôles respectifs. Le fait de créer une situation imaginaire lui semble un moyen de développer la pensée abstraite.⁴

Dans une revue de littérature célèbre, K.H. Rubin, G. Fein et B. Vandenberg citent pour leur part les nombreuses vertus attribuées au jeu symbolique : il peut stimuler la créativité, la coopération de groupe, la participation sociale, favoriser le développement du langage ou du vocabulaire réceptif, aider à la compréhension des concepts de parenté comme de la coordination des perspectives spatiales et de la conservation des quantités, aider à se décentrer tant cognitivement qu'affectivement et enfin à contrôler l'impulsion.⁵

Manque de preuves

Mais les preuves empiriques irréfutables manquent et les quelques recherches qui ont été menées ne sont pas sans reproche du point de vue méthodologique. Les travaux consacrés au *play tutoring* sont significatifs à cet égard.

Ayant constaté que les enfants de niveau socio-économique inférieur présentent moins de conduites de jeu sociodramatique que leurs camarades des classes moyennes, et convaincue des effets négatifs de cette moindre pratique du jeu symbolique sur leur développement cognitif, Smilansky a entrepris en 1968 de

2 • « Le jeu chez l'enfant », in *Encyclopedia Universalis*, Paris 1984, p. 584.

3 • **Jean Piaget**, *Le jugement moral chez l'enfant*, Alcan, Paris 1932.

4 • « Play and its role in the mental development of the child », in **J. S. Bruner, A. Jolly & K. Sylva (Eds.)**, *Play : its role in development and evolution*, Penguin Books, Harmondsworth Middlesex 1985, pp. 537-554.

5 • « Play », in **P.H. Mussen**, *Handbook of child psychology*, T. IV, Wiley, New York 1983, pp. 693-774.

leur enseigner comment se livrer à de telles activités. Elle a rapporté des effets bénéfiques en utilisant conjointement des visites dans des organisations (clinique, commerce...) et un enseignement. Mais quelques années plus tard, deux autres chercheurs, Smith et Syddall, ont démontré que des gains similaires pouvaient être obtenus en pratiquant des activités manuelles : l'aspect ludique des activités pourrait donc être moins essentiel que le fait que des adultes proposent et encadrent des activités avec ces enfants d'âge préscolaire.

Encourager le jeu

Cependant, même si les preuves empiriques font défaut, la plupart des psychologues et des éducateurs restent convaincus des apports bénéfiques du jeu, notamment chez l'enfant. Allant plus loin, le professeur genevois Pierre Dasen a même prétendu que « l'incitation à jouer fait partie de la médecine préventive... Les enfants qui ne s'amuse pas, qui ne jouent pas, sont des enfants privés d'enfance. Mais jouer, c'est aussi bien plus que s'amuser. Le jeu est un reflet de la société dont il transmet les valeurs fondamentales à l'enfant. C'est aussi un des grands véhicules de l'éducation ; il aide l'enfant à acquérir l'habileté technique, les rôles et les valeurs dont il aura besoin adulte. Le jeu est un

moteur du développement, il favorise la créativité de l'enfant et sa croissance intellectuelle, sociale et affective. »⁶

Il ne faudrait toutefois pas se réjouir trop vite. Joan Packer Isenberg et Nancy Quisenberry ont fait observer qu'en dépit du rôle crucial reconnu au jeu dans le développement de l'enfant, du fait des attentes de la société sur ce que les individus doivent savoir, les élèves ont désormais moins de temps à consacrer au jeu et moins d'opportunités de jouer que les enfants des générations précédentes.⁷ Il serait donc temps de défendre énergiquement le droit de l'enfant à jouer.⁸ A qui devrait incomber la responsabilité de cette croisade en faveur du jeu de l'enfant ? Est-ce le rôle de l'école, de la famille ?

Les éducateurs seraient en tout cas bien avisés de veiller à un équilibre entre les différentes formes de jeux, les différents supports d'activités. Même en cas de goût prononcé pour des jeux informatisés, chaque jeune devrait pouvoir se confronter à des jeux physiques, à des jeux de réflexion et à des jeux d'aventures.

J. R. et C. W

6 • « The value of play », *World Health*, janvier-février 1984, p. 11.

7 • *Play. Essential for all children*, www.udel.edu/bateman/acei/playpaper.htm, 2002.

8 • « Les Etats parties reconnaissent à l'enfant le droit au repos et aux loisirs, de se livrer au jeu et à des activités récréatives propres à son âge, et de participer librement à la vie culturelle et artistique » (art 31, al. 1 de la Convention internationale des droits de l'enfant, 1989).

Le Père Didon

L'inventeur de la devise des JO

●●● **Philippe Boitel**, Paris
Historien¹

Les Jeux olympiques de Pierre de Coubertin trouvent bien sûr leur origine dans les Olympiades grecques mais aussi, plus près de chez nous et plus récemment, dans les jeux organisés par le petit séminaire français du Rondeau. L'un de ses anciens séminaristes, le dominicain Henri Didon, précéda Coubertin dans son aventure. Passionné, il joua un rôle de premier plan dans le développement des joutes sportives et dans l'esprit qui les animait.

Le petit séminaire du Rondeau près de Grenoble jouit dans les années 1830 d'une flatteuse réputation. A l'excellence de son niveau d'étude, s'ajoute une particularité qui lui est propre. En effet, depuis 1832, année bissextile, les élèves organisent dans leur établissement des Jeux olympiques (JO), en souvenir de ceux qui se déroulaient jadis en Grèce. Les élèves prennent en charge toute l'organisation soumise à une charte très stricte.

Le programme de ces premiers prix, intitulés d'abord *Promenade olympique en mémoire des Jeux qui se célébraient tous les quatre ans à Olympie*, puis *Jeux olympiques*, est déjà bien fourni : jeu de camp avec une partie de huit points, jeu de boules avec cinq concurrents de chaque côté, la distance des buts variant selon les classes, course de chars, course en sac, course avec cerceaux, jeu de ballon. Tout un cérémonial entoure la manifestation, qui s'enrichira par la suite de nouvelles disciplines, comme le saut à la perche, le lancer du disque, l'escrime. Comme à Olympie, les jeux doivent se dérouler tous les quatre ans.

Cet engouement s'inscrit dans un courant favorable au sport (ce terme n'existait pas encore), considéré comme une école de formation et de virilité. L'Angleterre fut pionnière en ce domaine. La Révolution française, entichée de culture gréco-latine, organisa d'immenses

fêtes durant lesquelles se déroulaient de nombreuses compétitions que l'on ne manquait pas de comparer aux jeux antiques d'Olympie. Un livre publié en 1787, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, et dont l'auteur l'abbé Barthélémy était un savant fort érudit, connut une vogue extraordinaire. Il présentait avec précision les fêtes d'Olympie.

Les élèves du Rondeau eurent connaissance de cet ouvrage et s'en délectèrent avec l'envie de reprendre le flambeau de leurs lointains aînés. Pour les religieux du Rondeau, ces Jeux olympiques, qui durèrent jusqu'en 1950, avaient pour but de développer l'esprit d'initiative des adolescents et de consolider leur attachement aux valeurs morales et nationales.

Sport et études

Un ancien élève du Rondeau, Henri Didon, entré au Petit séminaire en 1848 où il se montrera un élève brillant, va jouer un rôle déterminant dans le développement du mouvement sportif, dans

1 • Fondateur et rédacteur en chef de la revue *Notre histoire*, aujourd'hui disparue, Ph. Boitel est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont certains pour les enfants, comme *La vie du futur roi Louis XIV*, La Martinière jeunesse, Paris 2008.

les milieux catholiques notamment. Élève, il avait eu l'occasion de s'illustrer dans les joutes olympiques littéraires qui étaient organisées entre deux Olympiades. Poussé par une solide vocation, il rejoint le noviciat des dominicains à Flavigny en Bourgogne en 1856. Après avoir poursuivi ses études dans plusieurs couvents et les avoir achevées à Rome, il est ordonné prêtre à l'âge de vingt-deux ans. Orateur talentueux, il prêche en France, en Angleterre, en Belgique. On compare ses talents oratoires à ceux de son aîné Lacordaire.

Démocrate et républicain, le Père Didon ne met pas son chapeau sous sa soutane. Son éloquence torrentielle l'amène parfois à quelques écarts de langage, ce qui lui vaut à plusieurs reprises les remontrances de ses supérieurs. Il est même interdit de chaire et envoyé en exil pour plusieurs années dans un couvent corse. Ses amis, Maupassant, Faloux, Pasteur, lui restent fidèles.

En 1890, il publie une *Vie de Jésus-Christ*, appelée à un grand retentissement en France comme à l'étranger. C'est aussi cette année-là que se termine son exil et qu'il est nommé supérieur du Collège Albert-le-Grand, à Arcueil, près de Paris. Ce collège réputé avait connu un destin tragique durant la période de la Commune en 1871. Son directeur et fondateur le Père Captier, un remarquable pédagogue, accusé à tort de servir les Versaillais, avait été fusillé par les Fédérés.

Le Père Didon amplifie les efforts de ses prédécesseurs qui avaient donné une place importante à la pratique sportive. Le Père Captier avait équipé son collège de nombreuses installations. Il organisait alors des fêtes grandioses à la fois sportives, littéraires et artistiques. Henri Didon a pour sa part l'ambition de faire d'Albert-le-Grand, une école phare dans tous les domaines. Il modernise le

collège, fait abattre les clôtures, allège la discipline, donne des responsabilités aux élèves, construit un manège pour l'équitation (transformable en salle des Fêtes), un bassin de natation, une piste pour les courses.

Ce développement des activités sportives va de pair avec un niveau scolaire excellent. En 1893, vingt élèves sur vingt-quatre des classes préparatoires aux Grandes Ecoles sont reçus au concours de Saint-Cyr, quinze sur dix-neuf à Polytechnique, deux sur deux à l'Ecole navale.

Plus vite, plus haut, plus fort

La rencontre de H. Didon avec Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, date de janvier 1891. Pierre de Coubertin, alors âgé de 27 ans, rêve de restaurer les JO et demande l'appui du Père Didon pour organiser des épreuves sportives entre élèves de collèges privés et publics. Son projet rencontre de nombreuses difficultés et se heurte à maintes réticences. Didon, au contraire, trouve l'idée excellente.

En mars 1891, il organise les premiers championnats de l'*Association athlétique Albert-le-Grand* qu'il vient de lancer. Il s'agit de rallyes qui mettent aux prises des coureurs ou « lièvres », chassés par un peloton de poursuivants appartenant à plusieurs collèges. A cette occasion, le Père Didon remet aux membres de l'Association un drapeau blanc et noir (les couleurs dominicaines) avec l'écusson du collège brodé au centre. Et surtout, il leur donne pour devise ces trois mots latins appelés à faire le tour du monde, puisqu'ils vont devenir et sont toujours la devise officielle des JO : *Citius, altius, fortius* (plus vite, plus haut, plus fort) !

Les Rencontres deviennent annuelles et se déroulent à Albert-le-Grand. En juin 1895, juste avant les premiers Jeux d'Athènes, on note parmi les épreuves organisées au collège, des courses sur 100 m plat (séries, semi-finales, finale), 110 m haies, 400 m plat, 1500 m, du saut en longueur, saut en hauteur, saut à la perche. Trente-deux clubs participent à ces championnats. Ces manifestations rejaillissent sur Albert-le-Grand dont la réputation ne cesse de grandir avec, comme résultat, un afflux d'inscriptions.

Les premiers Jeux

L'idée d'organiser de véritables Jeux olympiques internationaux fait son chemin, aux Etats-Unis comme en Europe. Des Jeux existent déjà en Amérique, en Angleterre, en Suède, en Allemagne, en France. L'esprit olympique souffle sur ces manifestations essentiellement nationales et limitées à quelques disciplines.

*Athènes 1896,
équipe d'athlétisme de
l'Université de Princeton*



La pratique d'un sport au sein d'un club commence à se répandre, l'Angleterre jouant le rôle de pionnière.

Coubertin n'est pas le seul à penser à de véritables JO. Ainsi, en France, Pascal Grousset (1844-1909) exprime dans son livre *La renaissance physique*, le souhait que la France prenne exemple sur l'Angleterre pour lutter contre la paresse physique des élèves, paresse qui « engendre l'engourdissement intellectuel, l'obésité, la névropathie » ! Son admiration pour la civilisation hellénique le porte à proposer, et cela quatre ans avant Coubertin, une re-création des JO. En 1888, il lance la Ligue nationale de l'éducation physique, destinée à développer les exercices sportifs.

Un autre personnage en France s'intéresse également à la promotion du sport : Georges de Saint-Clair (1845-1910). Après une enfance passée à Genève, il découvre en Angleterre le sport et particulièrement l'athlétisme avec les vertus morales qui s'y rattachent. En 1884, il devient le secrétaire général du Racing Club, créé deux ans plus tôt et dont le président d'honneur est Ferdinand de Lesseps, le « père » du Canal de Suez. Il

fait du Racing, un club omnisports dont la règle d'or est l'amateurisme. Des rencontres internationales d'athlétisme sont organisées qui montrent la supériorité écrasante des Anglais...

Néanmoins, c'est Pierre de Coubertin qui va vraiment mettre sur orbite les JO après 1500 ans d'interruption. En 1892, à la Sorbonne à Paris, il lance un appel solennel en faveur de la résurrection des Jeux. Il doit alors combattre maintes oppositions où la politique n'est pas absente. Lui-même n'accepte pas facilement la contradiction !

S'appuyant sur deux hommes, l'Américain W.M. Sloane et l'Anglais Ch. Herbert, il constitue en 1894 le Comité international olympique (CIO). Les premiers Jeux sont programmés pour 1896, qu'il dote de la célèbre devise que le Père Didon a trouvée pour son association sportive d'Arcueil.

Celui-ci suit avec le plus grand intérêt la démarche de son ami Coubertin dont il approuve pleinement les exigences humanistes et pédagogiques. Dans le cadre des fameuses caravanes d'Arcueil, qui conduisent chaque année des jeunes en Europe mais aussi en Orient, le Père Didon décide d'emmener des élèves d'Arcueil aux premiers Jeux de 1896. A ses yeux, il s'agit d'un aboutissement logique et naturel. Cette expédition est à la fois scolaire, culturelle, sportive et religieuse.

Prêchant le jour de Pâques, la veille de l'ouverture des Jeux, devant plusieurs milliers de personnes dans l'église d'Athènes de Saint-Denys l'Aréopagite, le Père Didon précise sa pensée sur l'évènement : « En venant ici, dit-il, je voulais enfin apprendre à la jeunesse qui m'est confiée, à entrer dans le mouvement d'union internationale qui semble un premier pas vers la fraternité des peuples et verra cette unité morale que Jésus le premier a formulée... »

Un athlète de Dieu

Ces premiers Jeux connurent un véritable succès. Ceux d'aujourd'hui ont sans doute perdu un peu (et même beaucoup) de l'idéal qui présida à leur rénovation en 1896, mais une partie de l'esprit demeure.

En 1897, Pierre de Coubertin organise au Havre le deuxième Congrès olympique. Le Père Didon y prend la parole ainsi qu'un religieux anglais, le révérend

de Courcy Laffon, headmaster du Collège de Cheltenham. Plus que jamais, Didon croit à la valeur du sport comme école de virilité, d'épanouissement et de liberté : « J'estime, dit-il, que les vainqueurs de football ont bien des chances d'être les lauréats de demain dans les concours intellectuels »... ce qui était montrer beaucoup d'optimisme !

Didon meurt brutalement le 13 mars 1900 ; il allait avoir soixante ans. Parmi les nombreux hommages qui lui sont rendus, on remarque celui de l'Union des sociétés françaises des sports athlétiques qui salue « ce moine libéral qui ouvrit le premier aux sports athlétiques les portes d'une maison religieuse. Notre démocratique association n'oubliera pas ce qu'il a fallu d'absence de préjugés, de véritable courage au hardi dominicain pour laisser ses élèves se rencontrer et se mêler sur les champs de jeu avec les élèves des lycées et des collèges de la République traitée en pestiférée par la presque unanimité des congrégations. »

Le Père Didon, homme passionné et entier, ce qui ne lui valut pas que des amis, n'en fut pas moins un pédagogue exceptionnel et novateur. La place qu'il accorda aux activités sportives, « écoles de fraternité », n'est qu'une facette de son action. Bien oublié aujourd'hui, celui qui inventa la devise des Jeux olympiques fut, à sa manière et durant toute sa vie, un athlète de Dieu.

Ph. B.

histoire

Pour en savoir plus

Alain Arvin-Bérod, *Les enfants d'Olympie*, Cerf, Paris 1996, 200 p.

Marie-Thérèse Eyquem, *Pierre de Coubertin : l'épopée olympique*, Calmann-Lévy, Paris 1966, 298 p.

Stanislas Reynaud, *Le Père Didon, sa vie et son œuvre (1840-1900)*, Librairie académique Didier, Paris 1904.

Henry Rousset, *Les jeux olympiques au Rondeau*, Baratier, Grenoble 1894.

Boycotter Pékin

Une fausse bonne idée

●●● **Denis Müller**, Lausanne

Professeur d'éthique à la Faculté de théologie
et de sciences des religions, Université de Lausanne

Durant ces derniers mois, il a beaucoup été question du boycott de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Pékin (8-24 août 2008). Il existe en fait une longue tradition de réflexion et d'action au sujet du boycott des JO, qui remonte à la première Olympiade déjà ! L'idéal des Jeux a certes toujours été débordé par le politique, mais aujourd'hui, confrontée à la mondialisation, l'éthique olympique va de moins en moins de soi.

Le premier boycott des Jeux olympiques eut lieu en 1896 (Athènes). La Turquie refusa d'y participer compte tenu des nombreux antagonismes existant entre elle et la Grèce. En 1936, le débat fut très vif en Suisse au sujet d'un éventuel boycott des Jeux de Berlin.¹ En 1956, les Jeux furent boycottés par les Pays-Bas, l'Espagne et la Suisse protestant contre la répression soviétique en Hongrie. Lors de ces mêmes Jeux, le Cambodge, l'Égypte, l'Irak et le Liban furent absents en raison de la crise de Suez. En 1968, 1972 et 1976, de nombreux pays africains boycottèrent les Jeux afin de protester contre le régime d'apartheid sud-africain.

En 1980, les États-Unis et 64 autres délégations refusèrent de participer aux Jeux de Moscou en raison de l'intervention soviétique en Afghanistan. La France et le Royaume-Uni se rendirent par contre à Moscou, avec quatorze autres nations occidentales. En réplique, l'URSS et 14 de ses pays satellites (sauf la Roumanie) boycottèrent en 1984 les JO de Los Angeles, sous prétexte que la sécurité des délégations n'était pas garantie et à cause de l'installation de fusées Pershing américaines en Europe de l'Ouest. En 1988, Cuba, l'Éthiopie et le Nicaragua étaient absents des Jeux de Séoul pour protester contre la mise à l'écart de la Corée du Nord dans l'organisation des Jeux.

Contre les Jo 2008

Concernant les Jeux 2008, la discussion s'est limitée à la cérémonie d'ouverture, comme si la question du boycott même des Jeux était réglée. Le Comité pour le boycott des JO de Pékin (COBOP), constitué en France d'associations altermondialistes et écologistes et d'intellectuels de gauche (dont Philippe Meirieu, Jean-Marie Brohm, Patrick Vassort, Marc Perelman² et Elisabeth de Fontenay), a utilisé notamment les arguments suivants³:

- 1 • Cf. **Christian Favre**, *La Suisse face aux Jeux olympiques de Berlin 1936*, Université de Fribourg, Fribourg 2004. La gauche stigmatisa les « Olympiades en Hitlérie » mais, suite à la décision des Américains, il n'y eut pas de boycott. On se souvient surtout des quatre médailles d'or de Jessy Owens conquises sous les yeux d'Adolf Hitler, qui quitta la tribune au moment de la remise des médailles à cet athlète noir.
- 2 • Dans mon livre récent sur le football, *Le football, ses dieux et ses démons. Menaces et atouts d'un jeu dérégulé*, Labor et Fides, Genève 2008 (n.d.l.r. : voir la recension de cet ouvrage, à la p. 46 de ce numéro), j'ai émis des remarques critiques au sujet des thèses de Brohm, Perelman et Vassort touchant les liens du football et de la politique. Ces auteurs développent exactement les mêmes thèses contre les JO que celles qu'ils ont avancées au sujet du football, cette « peste émotionnelle » (Brohm-Perelman).
- 3 • www.copob.free.fr, 2 mars 2008.

- *Réprimer et détruire* : « Le gouvernement chinois tente de briser tout ce que la Chine compte de dissidents, d'opposants, d'insoumis, d'intellectuels critiques, de pauvres, d'improductifs et de syndicats libres. La peine de mort s'est officiellement appliquée à 1770 individus en 2005, et 3990 y sont condamnés. La Laogai Research Foundation dénombre 4000 camps de travail. L'organisation de ces JO accélère la destruction de nombreux quartiers populaires (*hutongs*) et sites historiques, dans le cadre d'une urbanisation sauvage dirigée contre les populations les plus pauvres (expropriations de terres, etc.). »

- *Conquérir et coloniser* : « La Chine, qui a des visées de conquête sur Taiwan, poursuit également une offensive diplomatique-guerrière à l'encontre du Japon et terrorise la région autonome des Oïgours. La colonisation du Tibet prend une tournure de génocide : assassinats, tortures et avortements forcés se pratiquent en totale impunité. Grâce aux illusions de "paix et d'amitié entre les peuples", les JO ont toujours servi d'écran aux stratégies bellicistes et exterminatrices (Hitler et la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques et l'Afghanistan). »

- *Corrompre et trafiquer* : « Le CIO, comme toute honorable société, coopte ses membres parmi les hommes d'affaires, les conseillers politiques, les aristocrates, les financiers et les champions reconvertis dans le lobbying. La corruption de certains de ses membres a été révélée par de nombreux scandales. Est-ce d'une multinationale aux fonctionnements occultes, qui défend ses propres intérêts (Mac Donald's, Coca-Cola, Kodak, Panasonic, etc.), que nous pouvons attendre une démocratisation de la Chine ? La signification des JO, bien loin des rêves de "fête", réside dans une stratégie de croissance du marché et de l'affairisme. »

- *Abrutir et gaspiller* : « Le matraquage médiatique du spectacle olympique participe d'un monde où la liberté disparaît. Camp de travail forcé rime avec camp d'entraînement. Cinq milliards d'euros sont actuellement dépensés pour imposer des "réjouissances" de quinze jours dans un pays où la population opprimée manque de tout. Le gaspillage de la fête olympique est une insulte à la misère du monde. Comment pouvons-nous tolérer que le milieu sportif, doté de fortunes colossales, donne une leçon de solidarité aux milliards d'individus vivant avec moins d'un euro par jour ? »

Discerner les niveaux

L'argumentation massive et radicale du COBOP mélange des arguments de type politique, visant le régime de Pékin, et des arguments directement hostiles aux Jeux olympiques comme tels, par delà la seule question chinoise. Il s'agit de faire la part des choses et de ne pas amalgamer les plans éthiques en jeu.

En 1978, le footballeur international néerlandais John Cruyff décida de ne pas participer aux Championnats du monde en Argentine, pays vivant alors sous la dictature du général Videla. L'équipe nationale des Pays-Bas s'y rendit par contres et y disputa une nouvelle fois sans succès la finale contre l'équipe nationale du pays organisateur. La question du boycott est donc aussi une question personnelle.

Lors du boycott partiel des Jeux olympiques de Moscou, en 1980, la motivation éthique du président Carter était évidente mais elle participait d'abord de motivations politiques, comme le montra l'adhésion de nombreux autres pays à la détermination initiale des Etats-Unis.

Les arguments contre le boycott de Pékin ne manquent pas. La Chine ne subit aucune quarantaine sur d'autres plans ; elle est un lieu d'investissements considérables, en particulier pour les pays occidentaux. Appartient-il dès lors au monde du sport de se tenir au-dessus des réalités économico-politiques et de donner bonne conscience aux démocraties occidentales en leur donnant l'impression qu'elles agissent pour les droits de l'homme ? L'appel à boycotter la cérémonie d'ouverture n'est-il pas hypocrite, dès lors qu'un pays comme la France, par exemple, continue à commercer avec la Chine sans le moindre scrupule ? Le sport, en se basant sur la Charte olympique, ne doit-il pas être un lieu apolitique, permettant d'établir des contacts, y compris avec les pays « en délicatesse » avec la démocratie et les droits de l'homme ? L'idée ancestrale de « trêve olympique » ne doit-elle pas continuer à jouer son rôle incitateur et pacificateur ?

Musée olympique,
Lausanne



L'éthique olympique ne va plus du tout de soi. Héritière d'une tradition aristocratique, élitaire et idéaliste, elle se voit confrontée à des exigences démocratiques de transparence et d'universalité qui posent de sérieux problèmes par rapport au développement industriel, médiatique et financier des JO.

Une éthique universelle

Les valeurs traditionnelles de l'olympisme ne suffisent plus à constituer une éthique sociale complète. Elles ont besoin, pour s'avérer authentiques et persuasives, de se mesurer en permanence aux valeurs suprêmes de la société et à l'éthique planétaire comme telle. Certes, le multiculturalisme rend de plus en plus complexes et incertaines la formulation et la mise en œuvre d'une éthique universelle.

Suite au 11 septembre 2001 et aux débats mondiaux intenses sur le prétendu conflit des civilisations, avec ses composantes politiques éthiques et religieuses, on constate une montée des intégrismes de tout bord, y compris dans les rangs des démocraties occidentales et des courants religieux de toutes tendances. Il en découle un climat d'incertitude, de résignation et de morosité, pouvant conduire à un relativisme éthique. Or cet état de fait ne constitue en aucune manière une raison de renoncer à l'idéal d'une éthique universelle.⁴

4 • Cf. Denis Müller, « Relativisme éthique et universalisme concret. Une question fondamentale, un enjeu pratique », in *Éthique et Santé*, vol. 1, n° 3, Masson, Paris 2004, pp. 120-124 ; « Pour une interculturelité sans relativisme éthique : une modernité ouverte aux traditions et une laïcité cultivée », in Nicolas Kopp, Marie-Pierre Réthy, Claudine Brelet et François Chapuis (dir.), *Éthique médicale interculturelle. Regards francophones*, Harmattan, Paris 2006, pp. 112-124.

Pour les critiques radicaux des JO en leur état actuel, le respect des valeurs fondamentales et des droits de l'homme devrait être *complètement réalisé* dans les activités sportives et extra-sportives du CIO, non seulement lors des manifestations elles-mêmes, mais également dans l'ensemble des activités générées par ces manifestations. Ce maximalisme éthique est aussi irréaliste qu'illusoire car il laisse entendre non seulement que le sport ne peut se dérouler que dans un monde parfait ou propre mais, de plus, que seule serait éthique une action se déroulant dans un monde lui-même éthique de part en part.

Les négociations consécutives à l'attribution des JO à Pékin ont été très révélatrices aussi bien des progrès effectués que de l'écart persistant entre l'idéal et le réel : les nouvelles règles chinoises sont limitées à la période s'étendant du 1^{er} janvier 2007 au 17 octobre 2008, et de plus elles ne s'appliquent qu'aux journalistes étrangers ; rien ne garantit donc que les sévères condamnations des journalistes chinois ne se poursuivront pas durant la période de préparation des Jeux, durant les Jeux eux-mêmes, mais surtout après les Jeux. Ces accords sont en fait comme un écran de fumée destiné à permettre le déroulement des Jeux, mais sans réel impact sur la société chinoise et ses relations avec le reste du monde.

Certes, on peut espérer que le travail des journalistes étrangers ne se limitera pas à la simple couverture sportive des JO et qu'il en résultera des effets positifs pour l'ouverture démocratique de la Chine. En même temps, on voit bien que les questions de fond dépendent de la politique internationale, en particulier de la capacité des nations démocratiques de faire pression sur la Chine et de ne pas céder à leurs purs intérêts

commerciaux et économiques dans leurs relations avec ce pays.

Cependant, si l'olympisme a raison de renoncer à vouloir résoudre tous les problèmes éthiques et politiques de la société et du monde, ce n'est pas une raison pour faire preuve de faiblesse dans les négociations avec le pays organisateur. En particulier, le fait que la mentalité chinoise soit réputée demander une adresse diplomatique de haut vol ne devrait pas conduire à s'incliner devant tous les points de vue de l'interlocuteur chinois.

Mondialisation de la responsabilité

Le Mouvement olympique est intimement lié à la mondialisation : la Chine, ni plus ni moins qu'aucun autre peuple, ne peut prétendre dans ce contexte à une autonomie culturelle ou morale absolue. C'est le prix à payer pour un vrai universalisme et pour une reconnaissance internationale véritable.

Les questions éthiques soulevées par les JO de Pékin débordent largement la seule sphère de compétence du CIO. Il appartient à l'opinion internationale, aux journalistes, aux gouvernements, aux Eglises et aux organisations non gouvernementales d'informer et de réfléchir, avant, durant et après les Jeux de Pékin, sur la situation des différents peuples, ethnies et citoyens de la Chine, et de ne rien cacher des difficultés qui peuvent s'y présenter. En particulier, tout délit d'opinion et toute répression policière et politique envers les citoyens chinois, notamment les athlètes, les journalistes et les opposants, devra faire l'objet d'une attention toute particulière.

D. M.

Sport et foi

Unis pour le meilleur...

●●● **François-Xavier Amherdt**, Fribourg
 Professeur à la Faculté de théologie
 de l'Université de Fribourg
 Arbitre, instructeur et inspecteur d'arbitres¹

Vous avez survécu à l'Euro ? Réjouissez-vous : voici les JO ! Vous êtes sur le point de détester le sport ? Pourtant, selon Jean Paul II, il constitue « l'activité secondaire la plus belle du monde ».² Pour le Magistère de l'Eglise catholique, le sport mérite toute notre considération car il sert la construction intégrale de la personne humaine et la rencontre des peuples.³ Examen de quelques textes majeurs, afin de parvenir à suivre de façon sereine et critique la « grand-messe olympique pékinoise ».

Le christianisme est la religion du corps, puisque le Fils de Dieu s'est fait chair, que l'Eglise est son corps prolongé, qu'il nous donne son corps à manger et nous promet de ressusciter en notre chair. Ainsi le précédent souverain pontife a-t-il tenu à célébrer le Jubilé des sportifs lors du Grand Jubilé de l'an 2000, afin de souligner combien l'Eglise catholique est fondamentalement favorable au sport « dans lequel l'homme exerce son corps, son intelligence, sa volonté, reconnaissant en ses capacités autant de dons de son Créateur ».⁴

Sport et tourisme constituent des espaces de récréation de l'être humain et des moments de loisirs dans lesquels doivent « être promues les activités qui favorisent le développement physique et spirituel ».⁵ *Mens et anima sana in corpore sano* : puisque nous sommes en notre corps le temple de l'Esprit (cf. 1 Co 6,19), entretenons-le et soignons-le par des activités physiques qui font du bien à la tête et au cœur !

Comme tout jeu, le football et le sport en général « suggèrent que l'homme est liberté créatrice qui réinvente le monde et ses rythmes, qui en jouit symboliquement et qui "danse" avec la réalité. Le "jeu" révèle "l'homme spirituel", inventif et original, qui aspire à une vie pleine et libre, qui cherche la stimulation et le défi, qui cultive l'art et la beauté, qui se réa-

lise dans la joie, le plaisir et la fête, et qui applique ses forces au dépassement continu de ses limites. »⁶

Au-delà de toute idéalisation, n'est-ce pas ce que nous venons de vivre durant ce mois de juin en folie : des jeunes et des moins jeunes rassemblés dans une même passion, réunis avant tout pour faire la fête, chanter et vivre la communion, malgré la déception des défaites ou certaines outrances « klaxonnières » ?

- 1 • Auteur notamment de *Le sport, religion universelle du XXI^e siècle ?*, « Que penser de ? », n° 60, Fidélité, Namur 2004, et de *Dieu est arbitre*, Saint-Augustin, St-Maurice 2001, 190 p.
- 2 • *Angélus lors de la célébration du Jubilé des sportifs*, 29.10.2000.
- 3 • Cf. Note pastorale de la **Conférence épiscopale portugaise** à l'occasion de l'Euro 2004, « Le sport au service de la construction de la personne et de la rencontre des peuples », in *La Documentation catholique*, n° 2311, 04.04.2004, pp. 334-339.
- 4 • **Jean Paul II**, « Homélie lors de la célébration du Jubilé des sportifs », 29.10.2000, in *La Documentation catholique*, n° 2237, pp. 1011-1012.
- 5 • **Jean Paul II**, « Message pour la XXV^e Journée mondiale du tourisme "Sport et tourisme, deux forces vives au service de la compréhension mutuelle, de la culture et du développement des sociétés" », in *People on Move*, n° 96, décembre 2004.
- 6 • **Conférence épiscopale portugaise**, op. cit., p. 335.

Le Magistère valorise le sport de détente tout en relativisant les excès possibles du sport de compétition. Alors que tous les concurrents s'imposent une discipline très sévère, un seul athlète gagne la médaille d'or ; mais dans la course de la vie, en présence de Dieu, tous les participants peuvent être vainqueurs (cf. 1 Co 9,24-25). « La seule vraie victoire humaine et sportive est celle qui consacre la dignité de la personne humaine », conclut la Conférence épiscopale portugaise.⁷

Des valeurs évangéliques

Il n'en reste pas moins que le chrétien trouve au sein du sport des occasions idéales pour « développer les vertus fondamentales - prudence et justice, force et modération - dans la course pour obtenir une couronne impérissable, comme l'écrit saint Paul... [Car la pratique sportive exige] un bon esprit d'équipe, une attitude de respect, la reconnaissance des qualités d'autrui, l'honnêteté dans le jeu et l'humilité de reconnaître ses limites. »⁸

Aussi n'est-il pas étonnant qu'au long de l'histoire, sous l'impulsion de pédagogues comme saint Jean Bosco ou saint Dominique Savio, de nombreux clubs sportifs soient issus d'initiatives paroissiales, comme le FC Fribourg fondé par l'Abbé Freeley.

Outre ses richesses au plan individuel, le sport facilite l'intégration dans un groupe, notamment pour des jeunes en provenance de pays étrangers, et constitue un précieux vecteur d'apprentissage des règles de vie collective : le respect des lois du jeu, dont l'arbitre est le garant, la générosité, l'oubli de soi, la loyauté, le dépassement du repli sur soi et de l'évasion aliénante. « Il transforme les impulsions humaines, même celles qui sont potentiellement négatives, en des desseins positifs ; ...[il aide à bâtir une société civile] où au combat on préfère la rencontre, et à l'opposition haineuse la confrontation loyale. »⁹

« En un temps où les diverses formes de violence, de haine, de racisme, d'exclusion et de division tendent à détruire le tissu de la solidarité sociale, le sport peut devenir, avec l'aide de Dieu, un véhicule de civilisation et contribuer à l'édification d'une société plus fraternelle, plus solidaire et plus humaine. »¹⁰



7 • Ibid.

8 • **Jean Paul II**, *Message pour la XXV^e Journée mondiale du tourisme*, op. cit.

9 • **Jean Paul II**, « Discours lors de la célébration du Jubilé des sportifs », 28.10.2000, in *La Documentation catholique*, n° 2237, pp. 1009-1010.

10 • **Conférence épiscopale portugaise**, op. cit., p. 336.

A cet égard, la coexistence pacifique des supporters suisses et turcs, tous vêtus de rouge, mêlant le croissant et la croix, lors de l'Euro 2008, comme en général le respect des fans adverses durant toute la durée de la compétition du mois passé, donnent raison à Jean Paul II lorsqu'il affirme que le sport peut contribuer à « l'entente pacifique entre les peuples et collaborer à l'affirmation dans le monde de la nouvelle civilisation de l'amour ».¹¹

Le grand sportif qu'était lui-même le pape polonais a ainsi multiplié les interventions afin de promouvoir « un sport qui protège les faibles et n'exclut personne, qui libère les jeunes de l'apathie et de l'indifférence [...] ; un sport qui soit un facteur d'émancipation pour les pays les plus pauvres [...], qui contribue à faire aimer la vie, qui éduque au sacrifice [...] et à la responsabilité ».¹²

Lucidité

Il va sans dire que les déclarations ecclésiastiques ne se voilent pas la face devant l'ambivalence foncière dont est marqué le sport de compétition contemporain, que les évêques portugais appellent les *péchés sociaux* des activités sportives, comme de toute entreprise humaine.¹³

Le même Jean Paul II résume ces dérives possibles en une formulation lapidaire : « A notre époque, le monde du sport semble parfois conditionné par la logique du profit, du spectacle, du doping, de l'esprit de compétition exacerbé, et par des épisodes de violence. »¹⁴ La note des évêques lusitaniens y ajoute l'agressivité des supporters et les mots d'ordre qui offensent les adversaires, les provocations racistes, les « guerres psychologiques » pour obtenir illicitement la victoire, les tentatives de pression ou de corruption, la fabrication de « joueurs

idoles » utilisés comme des marchandises ou des esclaves, l'instrumentalisation des résultats à des fins politiques et électorales...¹⁵

Aussi les souverains pontifes appellent-ils les dirigeants et les acteurs de la planète sport « à annoncer et témoigner de la force humanisante de l'Évangile à l'égard de la pratique sportive qui, si elle est vécue selon la vision chrétienne, devient un "principe générateur" de relations profondes, et favorise l'édification d'un monde plus serein et solidaire ».¹⁶

Que voilà un discours équilibré et réaliste du Magistère comme on les aime ! Chaque sportif en prend pour son grade s'il entend se mettre au service de la construction de l'homme intégral, d'une Europe unie et d'une humanité fraternelle : les athlètes par leur comportement « exemplaire » ; les dirigeants par leur transparence, en tant que « gardiens du sens véritable du jeu » ; les journalistes par leur autonomie et leur objectivité ; ainsi que les adeptes par leur fair-play, faisant du sport « une forme de loisir, une expression d'art et de beauté, une fête de la rencontre et de l'union ».

Fr.-X. A.

11 • *Discours aux membres de la Fédération internationale de football amateur (FIFA)*, 11.12.2000.

12 • *Message pour la XXV^e Journée mondiale du tourisme*, op. cit.

13 • Cf. **Conférence épiscopale portugaise**, Lettre pastorale *Responsabilité solidaire pour le bien commun*, 15.09.2003.

14 • *Discours aux représentants du Centre sportif italien*, 26.06.2004.

15 • *Le sport au service de la construction de la personne et de la rencontre des peuples*, op. cit., p. 337.

16 • *Discours aux représentants du Centre sportif italien*, op. cit.

17 • *Le sport au service de la construction de la personne et de la rencontre des peuples*, op. cit., p. 338.

Se dépasser, pourquoi ?

Le « sens » du dopage

●●● **Isabelle Queval**,¹ Paris

Philosophe, chercheur au Centre Edgar Morin (EHESS-CNRS),
Maître de conférences à la Faculté de Sciences humaines
et sociales, Université Paris Descartes

Le sport de haut niveau, invention sportive de la deuxième moitié du XX^e siècle, aspire à lui, de par son succès, nombre des significations du sport. Spectacle planétaire, vecteur économique puissant, il est le lieu d'une projection sociale identitaire et le miroir des idéaux démocratiques : transparence de l'Etat de droit, égalité des chances, prestige méritocratique. « Forme », « santé », « beauté », « jeunesse éternelle », performance inusable et sans cesse accrue sont des fantasmes contemporains incarnés par le champion.

Sur la scène sportive se joue la plus exemplaire illustration d'un culte de la performance propre à la modernité. Le jeu, la détente, le plaisir sont perçus, dans le sport de haut niveau, au travers du prisme des cadences intensives et d'une technicisation pointue de l'effort. Le dépassement de soi est une visée constante et réitérée, le record tend à sa propre caducité. Or cette performance toujours extrapolée interroge sur ses implications. Car l'extrême, l'excès suggè-

rent aussi la démesure et le déséquilibre. La mise en question de la santé des sportifs de haut niveau, comme les pratiques de dopage alertent sur les conséquences des rythmes d'entraînement et de compétition intensifs.

Qu'appelle-t-on alors l'« excellence corporelle » ? Procède-t-elle d'une recherche de l'équilibre ou de la tentation du déséquilibre ? Induit-elle la mesure ou la démesure ? Comment penser le dopage, si ce n'est en termes d'arrachement de l'humain à ses limites naturelles ?

La « performance » est ambivalente : en linguistique ou dans le vocabulaire des entreprises, elle signifie l'aboutissement d'un processus, la réalisation d'un acte, la production d'un résultat. Elle est une réussite, un accomplissement. Dénoncée comme « culte de la performance », elle suggère la course effrénée au dépassement de soi et de ses limites, l'obsession du « toujours plus », parfois le risque de la destruction. Ainsi repère-t-on dans le sport cette quête incessante de la productivité, de l'exploit, du record qui, certes, n'est pas propre au sport, mais trouve là un catalyseur. Il faut se dépasser, outrepasser les limites que la na-

S'arracher aux limites fixées par la nature : le sport de haut niveau est bien l'héritier du siècle des Lumières. Il apparaît comme le « laboratoire expérimental » du dépassement de soi contemporain. Jusqu'à la démesure, jusqu'au dopage. Ce n'est là que la prolongation des ambitions d'une société navigant en pleine ambivalence, obsédée par la recherche du perfectionnement, par la « forme » et la jeunesse, et séduite (réduite...) pour ce faire par la consommation de stimulants ou psychotropes.

1 • Auteur de *Le corps aujourd'hui*, Gallimard, Paris 2008, et de *S'accomplir ou se dépasser, essai sur le sport contemporain*, Gallimard, Paris 2004.

ture a fixées, notion moderne, héritée des Lumières et que l'Antiquité n'aurait pu penser de la sorte.

L'Antiquité voyait dans la nature l'expression d'un ordre immuable et inviolable, d'une finalité dictant à l'homme ses conduites. Cette vision reposait sur la représentation d'un monde clos et fini où l'achevé prime sur l'inachevé et la limite sur l'illimité. L'infini, comme l'indéfini, n'ont pas de valeur en soi. Or la notion de progrès, dont l'homme moderne est le héraut, suppose l'infini pour prospérer. Aussi est-ce de représentations philosophique et scientifique, modifiées à compter des XVI^e et XVII^e siècles, que découle une représentation de l'homme lui octroyant non seulement la possibilité du progrès, mais d'un progrès qui suppose la maîtrise de la nature et son dépassement.

L'ambition du « mieux »

Le sport contemporain illustre cette possibilité. Il est porté par l'histoire combinée des anciennes gymnastiques et du sport, né au XIX^e siècle, histoire qui ouvre à l'ambivalence des finalités. De l'exercice physique et du sport, mais pour quelles fins ? Respect de la nature en soi ou dépassement de cette nature en vue d'une transformation de l'humain ? Qu'est-ce qu'être excellent ? Est-ce parvenir à la réalisation d'un potentiel, d'un équilibre, d'un épanouissement dans la juste mesure, selon l'idéal grec du « beau et du bien », le fameux *kalos kai agathos* ? Ou bien est-ce extrapoler ce potentiel, l'optimiser par tous les moyens et ce jusqu'au risque du déséquilibre qui guette toute pratique d'excès ?

A la visée du « bien », s'oppose l'ambition du « mieux », le perfectionnement sans limites prédéfinies, l'amélioration toujours possible des performances.

D'où le lien entre le sport, issu d'une histoire où les finalités médicales et hygiénistes ont croisé celles de performance et d'amélioration du potentiel humain, et l'appréhension du dépassement de soi contemporain.

Cette ambivalence qui traverse les pratiques sportives ne suffit pas cependant à opposer de manière exclusive le sport de haut niveau, comme seul lieu du dépassement de soi le plus extrême, et le sport de masse, comme refuge de la tempérance. Car la tentation, dans l'effort, de se confronter à ses limites est également le fait du sport amateur, du compétiteur occasionnel ou de celui qui prétend ne se mesurer qu'à lui-même. « Finir » un marathon ou se livrer, le dimanche, une lutte acharnée sur un terrain de tennis ou de football entre amis, atteste qu'il existe un dépassement de soi anonyme, parfois tout aussi âpre que celui des champions. Aussi le dépassement de soi est-il un processus finalement intrinsèque à la pratique d'activités physiques, même s'il existe, de toute évidence, des pratiques modérées et revendiquées comme telles.

Programmé, réitéré, objectivé par des buts précis, des ambitions à réaliser, il consiste pour un champion ou apprenti champion à mener à bien, sous la férule d'entraîneurs et de préparateurs, l'extrapolation la plus poussée de ses dons naturels, déjà exceptionnels. Il est l'essence du sport de haut niveau. Aussi, quand la société exprime des requêtes contre le culte de la performance - réduction du temps de travail, aménagement des rythmes scolaires -, le sport de haut niveau demeure le lieu du dépassement de soi sans réserve. Ceci fait du champion un être exceptionnel, qui évolue sur des crêtes à lui seul réservées et évoquant une quête de transcendance.

Les risques d'excès

L'équivalence selon laquelle « le sport serait la santé » est aujourd'hui remise en question. Les statistiques le prouvent : le sport de haut niveau provoque des pathologies récurrentes. Il sollicite à leur maximum tous les systèmes du corps humain : cardiovasculaire, veineux, lymphatique, articulaire, tendineux. Certaines disciplines abrègent même l'espérance de vie. La précocité que supposent certains sports oblige des enfants à des cadences infernales et parfois à des déstructurations sociales. Autant une pratique sportive de quelques heures par semaine est favorable à la conservation de la santé, autant les charges d'entraînement et les rythmes de compétition intensifs provoquent, ou risquent de provoquer, des ruptures au niveau de l'organisme, voire des maladies invalidantes ou mortelles, pendant ou après la carrière.

Bien heureusement, tous les sportifs de haut niveau ne sont pas blessés, ni malades. La multiplicité des pratiques, la variété des calendriers de compétition, les parcours personnels différenciés rendent complexe l'observation de la performance. Certes, la santé est avant tout affaire d'idiosyncrasies et d'adaptation humaine aux évolutions. Mais cette définition ne peut suffire quand il s'agit de pratiques extrêmes. Sur quels motifs préviendra-t-on l'excès chez les plus jeunes ou les conduites dopantes, si ceux qui échappent aux mailles d'un filet normatif, en pratiquant l'excès, servent de modèle aux autres ? Force est de constater que si la santé est bien une affaire d'adaptation individuelle, la prévention contre les excès d'une pratique nécessite des critères collectifs.

N'est-ce pas là la tâche de l'enseignement de l'éducation physique et sportive scolaire, comme des politiques des

clubs sportifs, que d'inculquer le sens de la mesure et de l'effort épanouissant à une population jeune ? Ceci, bien sûr, non pas afin de limiter systématiquement la pratique compétitive : celle-ci demeure une source d'épanouissement, un vecteur d'éducation, un moyen de formation à la relation à soi et aux autres. Mais l'excès comporte des risques, il s'inscrit à la marge et peut conduire à ce que l'on appelle en sport, la « casse ». Aussi l'éducation doit-elle accompagner la *compétition*.

En outre, les problèmes de société que constituent aujourd'hui l'obésité croissante des enfants, le stress, les conduites à risques ou les consommations de drogues, auxquels font face, en miroir, une obsession pour la santé, la jeunesse, la beauté et la « forme », incitent à une réflexion renouvelée sur les perceptions du corps.

Une société dopée

Les affaires de dopage touchant les sportifs surgissent dans le contexte plus général d'une société qui s'adonne aux consommations vitaminiques, alimentaires ou médicamenteuses afin d'améliorer ses performances. Si le dopage reste une dénomination stricte entérinée par la loi, en revanche la conduite dopante, c'est-à-dire *la dépendance psychologique à l'idée qu'on ne peut accomplir de performance sans consommer un produit, quel qu'il soit*, est, elle, généralisée. Il s'agit d'être soi - ou « mieux que soi » -, de se rendre à son travail, de parler en public ou d'assumer sa journée scolaire en s'aidant d'un produit.

Dans la publicité, pas un potage, yaourt, lait ou thé qui ne soit vendu sans le leitmotiv qu'il est « enrichi en... », prenant appui sur cette attitude. Le discours est systématique, il induit une confusion en-

tre le « bien-être » et le « mieux-être ». Il suppose une « culture de l'adjuvant », c'est-à-dire l'adjonction d'additifs à des produits de base, afin d'optimiser leurs effets. Il fait de l'alimentation, rejoignant en cela une préoccupation sportive bien connue, un enjeu de la performance.

Quoi de surprenant, dès lors, à ce que le sportif de haut niveau, centré sur la performance quotidienne de son corps, attentif à ses sensations, habitué à travailler sur l'image de soi et sur le geste, soit le premier client de ce que la société propose comme représentation de la performance : *la consommation de produits ?*

Par ailleurs, si le champion dopé est le bouc émissaire d'une société dopée, c'est aussi en raison des valeurs qu'il incarne : celle d'un sport sain et égalitaire, mythe de la société démocratique. En sport, chacun est égal aux autres et face aux règles derrière la ligne de départ ; et « que le meilleur gagne ! » Partout ailleurs dans la société, les critères de l'ascension sociale s'opacifient : la corruption, la ruse ou le favoritisme prennent le pas sur la méritocratie scolaire ou universitaire.

Or le dopage rompt ce principe d'égalité et de visibilité de la règle sportive. Il est la tricherie d'un milieu structuré par la règle, ayant en partie construit son histoire sur les valeurs de la santé et de l'« esprit sportif ». Il bafoue des valeurs que ne véhiculent ni un concert de rock, ni la production d'une œuvre littéraire. D'où le battage médiatique autour des affaires de dopage dans le monde du sport et le rôle de bouc émissaire réservé au sportif.

Ceci tend à masquer les véritables questions posées par le dopage, celles d'un rapport nature/culture caractérisant les activités humaines. Qu'est l'homme depuis le début de la civilisation ? Celui qui s'arrache à la *nature* pour élaborer une

culture, à force d'invention, de technique et de science. Celui qui invente ses modes de vie et les complexifie à l'envi, animé de cette *perfectibilité* théorisée par Rousseau.

Questions éthiques

Après les améliorations des entraînements, des matériels, de la diététique, l'amélioration chimique et pharmacologique de la performance qu'est le dopage apparaît comme une sorte de *dernière frontière*. Elle nécessite d'être pensée à d'autres aunes que les seuls arguments de la nocivité et de l'infraction à la règle. Car la manipulation génétique se profile comme horizon prochain du dopage et sa visibilité moindre - peut-être sa nocivité moindre - interroge sur son sens. Un dopage non repérable, peut-être moins nocif, sera-t-il encore caractérisé comme tel ? Les biotechnologies vont-elles mettre fin à la notion même de dopage ? Les performances étonnantes accomplies par les sportifs handicapés équipés de prothèses interrogent sur les *exosquelettes* et la notion d'*artifice technique*.

En parallèle avec les interrogations actuelles sur l'évolution de la médecine, une réflexion éthique est donc ici sollicitée, non pas seulement pour *lutter* contre le dopage, mais pour penser le dopage et légiférer sur *les transformations futures de l'humain*. Le sport, et en particulier le sport de haut niveau, illustre bien des thématiques propres au monde contemporain. Au travers de la performance, une représentation du monde est en jeu et un questionnement sur l'homme.

I. Q.

Un tremplin pour l'emploi

●●● **Bertrand Loze**, Genève
Politologue¹

Entre le dopage, le racisme et la violence qui émanent du sport de nos jours, est-il encore décent de parler d'un jeu ? Qu'il soit collectif ou individuel, le sport ne renvoie pas forcément une image noble et intègre : banderoles insultantes, cyclistes dopés, vainqueurs disqualifiés, nageuses désorientées, bastons généralisées... Il semblerait qu'en sport, comme en amour, tous les coups soient permis (coups de poing et coups de sang compris) !

Que se passe-t-il donc chez les sportifs de haut niveau et chez les supporters ? Doit-on arrêter notre footing matinal, retirer nos enfants de leur club de rugby ou leur refuser la pratique professionnelle d'un tel don quand ils le peuvent ? Est-il bon de passer son après-midi devant son téléviseur pour assister à la finale de Roland Garros ? Était-ce une bonne idée d'accueillir l'Euro foot ?

« L'essentiel, c'est de participer ! » s'exclamait le baron de Coubertin qui avait remis le sport au goût du jour à la fin du XIX^e siècle. L'eau, qui depuis a coulé sous les ponts, semble avoir noyé les espérances de paix et de fraternité du mouvement olympique !

Pour autant, oserait-on réduire le sport à ces phénomènes malheureux qui remplissent les manchettes des journaux ? On ne parle pas des trains qui partent à l'heure... Or, en matière sportive et éducative, ces trains sont quand même nombreux. Les vertus et les valeurs véhiculées par le sport apparaissent suffisamment nombreuses et enrichissantes pour qu'on les rappelle.

Les agences des Nations Unies, avec un langage moderne, parlent de coopération, d'interaction avec les autres, de respect des règles ou des autres, du comment gagner et de la gestion de l'échec. Elles utilisent aussi des termes plus courants comme la confiance, la discipline, la tolérance et la solidarité.² On peut y ajouter les vertus cardinales de tempérance, de force, de justice et de prudence, ainsi que le courage et la persévérance.

Ce paradoxe entraîne bien des questions qui méritent d'être posées, mais celle qui me semble centrale reste celle de la cohérence de l'éducation par le sport. Je me pencherai plus particulièrement sur la dimension de l'éducation qui mène au travail.³

Dans quelle mesure les vertus et valeurs du sport sauraient être considérées comme éducatives ? Quel est l'apport du sport au monde du travail ? Des études récentes du BIT indiquent que son atout principal réside dans le savoir être qu'il développe indubitablement chez ses pratiquants, en dépit de certaines images médiatiques négatives (dopage, violence, etc.).

1 • Bertrand Loze a effectué un stage au BIT, dans le cadre du programme Universitas, www.ilo.org/universitas.

2 • Cf. « Le sport au service du développement et de la paix. Vers la réalisation des Objectifs du Millénaire pour le développement (Nations Unies, 2003) », in *Rapport de l'équipe de travail inter agences des Nations Unies sur le sport au service du développement et de la paix*, p. 9. www.un.org/sport2005/resources/rapport_sport_%20et_dvpt_francais1.pdf.

3 • Pour l'UNESCO, l'éducation passe essentiellement par l'école, obligatoire dans les pays développés, censée permettre à ceux qui sont éduqués de travailler ensuite. www.unesco.org/education/index.html.

Le Bureau international du travail a publié deux études ces derniers mois,⁴ pour montrer les apports du sport à l'éducation de l'homme, au développement local, au monde de l'entreprise et, plus globalement, à l'univers du travail, ce « travail qui doit procurer à l'homme le pain quotidien ».⁵ Leurs résultats nous encouragent à cultiver le corps et l'esprit, dans une perspective humaine non négligeable qu'est le travail, à la fois sanction, fardeau quotidien pour gagner notre pain à la sueur de notre front, et moyen rare de trouver une place dans la cité et une indépendance favorable à la liberté.

Apprendre à « être »

La première question pour étudier le lien entre sport et travail est de se demander ce qu'attendent les employeurs et de voir si ou comment le sport peut y répondre. En matière de compétences, on reconnaît trois ordres : le savoir-faire, le savoir être et le savoir.⁶

Apprendre à agir en équipe



Dans le savoir-faire, on peut répertorier des gestes, des tâches et des aptitudes, qui vont du coup de scalpel du chirurgien à l'art de préparer une sauce par le chef, en passant par l'écriture de textes cohérents par les journalistes.

Dans le savoir être, il s'agira beaucoup plus d'attitudes que d'aptitudes, de savoir se canaliser pour trouver sa place en général et en particulier (on peut aussi y intégrer le savoir-vivre). Un bon commercial, un bon professeur ou même un demandeur d'emploi doit, en général, savoir répartir les moments où il est attentif, ceux où il informe et ceux où il propose. En particulier, un pompier doit être serviable, un avocat rigoureux et un vendeur souriant.

Dans le savoir « tout court », se situent les connaissances concrètes, de l'art pour le critique d'art, de l'anatomie pour les infirmières, d'un bilan financier pour un comptable et du droit pour un juriste. Soyons clairs : hors des règles du jeu, et encore pas forcément pour les respecter..., le sport ne donne pas par lui-même une culture excessive. Bref pas de véritable savoir, utilisable professionnellement, hors du Musée olympique de Trifouillis-les-chouettes. Au niveau du savoir-faire, sur un plan général, le sport ne semble pas non plus à priori très utile. Cependant certains savoirs-faire

- 4 • Cf. *Ethique, travail décent et sport* (BIT, Genève 2008) et *Travail décent, développement local et sport* (BIT, Genève 2008). Voir www.ilo.org/universitas. Cet article propose quelques apports de ces travaux.
- 5 • **Jean Paul II**, Lettre encyclique *Laborem Exercens*, 14.09.1981, célébrant les 90 ans de *Rerum Novarum*.
- 6 • Cf. **J.-J. Guilbert**, *Guide pédagogique pour les personnels de santé, Organisation mondiale de la santé*, Publication offset n° 35, Genève 1998. Cité par **Giovanni di Cola**, « Travail décent et développement des compétences pour le sport pour les jeunes et les forces de maintien de la paix », in *Ethique, travail décent et sport*, op. cit., p. 13.

particuliers du sportif peuvent l'aider à trouver un travail. Par exemple, un bon boxeur pourra faire un bon agent de sécurité... En revanche, au niveau du savoir être, de l'attitude, le sport aurait une fonction éducative et pourrait aider à trouver un emploi.

En effet, le sport apprend à être et à savoir être. D'abord, le sport nous fait être dans notre chair : une certaine sensation de l'incarnation que l'effort sportif demande le plus souvent. Quand il court, qu'il se bat ou qu'il frappe, le sportif doit mesurer son effort et faire preuve de maîtrise de soi, de gestion de la pression et de vivacité. Un marathonnien, comme un cycliste, sait comment doser son effort. Il doit le faire en fonction de ce qu'il est. S'il est très résistant, il fera attention à garder un bon rythme ; s'il peut être très rapide à certains moments, il saura ralentir quand il le faut. Même le golfeur apprend des attitudes grâce à son sport, comme la rigueur, l'attention, la vigilance.

Le sport aide aussi à savoir être en société et au travail. Les sports individuels enseignent l'autonomie et les sports collectifs à travailler en équipe. Ces deux qualités sont très souvent requises pour l'emploi : l'art d'un bon travailleur est finalement souvent de savoir passer la main quand la tâche n'est plus de son ressort, mais aussi d'accomplir son travail sans inquiéter les autres lorsqu'il a la compétence suffisante. Pour reprendre l'exemple des médecins, il semble que le bon généraliste doit savoir passer la main au spécialiste quand le patient en a besoin.

Cette particularité du sport (apporter du savoir être) est précieuse. Car si le savoir est transmis par l'école et le savoir-faire s'apprend sur le terrain, au cours de stages notamment, le savoir être, lui, ne s'enseigne pas facilement. En effet, trop souvent, le système sco-

laire traditionnel ne forme qu'aux savoirs théoriques, même si, de plus en plus, l'apprentissage et les stages sont favorisés, permettant l'acquisition des savoirs-faire, tellement nécessaires. Dans nos sociétés où Madame Télévision fait une concurrence incroyable aux agents d'éducation de principe que sont les parents, on constate souvent un manque de formation au savoir être. Il semble que le sport ait là quelque chose d'intéressant à apporter dans l'éducation pour l'emploi. Les sportifs sont d'ailleurs une réalité concrète en entreprise : originalité, réactivité, sens du défi sont des qualités fort utiles en matière de communication, de ressources humaines ou de tout autre domaine.

Reflet de la société

Alors comment expliquer toutes les violences que l'on ne connaît que trop bien ? Il semble que le risque de vouloir gagner à tout prix, d'être trop compétitif soit inexorablement présent dans nos sociétés matérialistes. Signe du temps, la concentration des efforts des services de renseignements sur la défense économique, sur les guerres économiques, sans limites morales, sans limites de bon sens... Jérôme Kerviel⁷ a perdu des années lumières de salaires de gens comme vous et moi, pour en gagner plus (toujours plus et encore plus), mais on a de l'empathie pour lui. Décrédibiliser sans aucun scrupule, par une campagne mensongère, une entreprise qui vient vous concurrencer chez vous ne dérange personne, Perrier en a fait les

7 • Le trader J. Kerviel a défrayé la chronique en janvier 2008, en faisant perdre à son employeur, la Société générale, 4,82 milliards d'euros à cause de prises de position risquées et frauduleuses. (n.d.l.r.)

frais.⁸ Il semble que les vices d'une compétition excessive ne soit pas circonscrits à la sphère sportive. Ils sont ceux de l'ensemble d'une société où le virtuel semble avoir vaincu le réel. Une société où une liasse de billets vaut plus qu'un sonnet. Où l'essentiel est ce qu'Auguste Comte considérait comme positif, soit ce qu'on peut compter et toucher, ce qu'on ne voit qu'avec les yeux (rangez votre cœur, Monsieur de Saint-Exupéry). Mieux, le sport est parfois à l'opposé de ces aspects nauséabonds de nos sociétés ! Regardez le rugbyman Frédéric Michalak, 26 ans, qui rentre d'une année en Afrique du Sud où il est allé se perfectionner. Le club qui l'a formé et où il a passé son enfance lui a proposé une jolie somme pour le rejoindre ; un autre club, sur les bords de l'Océan Atlantique, lui a offert beaucoup plus ; un troisième encore plus, presque le double, cette fois-ci sur la Méditerranée. Il a opté pour le premier, par amour du sport, de sa famille et de son pays ! On a là l'exemple de quelqu'un qui sait garder la tête sur les épaules.

Ni ange, ni bête

La tête sur les épaules, mais avec un cou. C'est l'idée de Rémi Brague⁹ qui affirme que le sport peut développer le *thumos* grec, entre le *noos* qui raisonne et calcule (que Platon fait correspondre à la tête) et l'*epithumia* qui désire (en dessous du diaphragme). Le rôle du *thumos*, qui se situe au niveau du cœur et des poumons pour Platon, est celui du choix entre les désirs et la raison. Pour Rémi Brague, « le *thumos* est ce qui nous distingue des autres êtres vivants. Car les deux autres facultés ne sont pas notre propriété exclusive. La "raison", nous l'avons en commun avec les anges, s'ils existent. [...] Les désirs,

nous les partageons avec les animaux. [...] C'est le *thumos* qui nous unifie. [...] La présence médiatrice du *thumos* permet à l'homme de vivre en paix avec soi-même. Elle le réconcilie avec son destin d'être intermédiaire, "ni ange ni bête". »

Le drame de l'homme moderne serait donc, comme certains le croient, de rédévelopper son *thumos*, de se réconcilier avec la raison, soit de réapprendre à choisir.

Réapprendre par le sport à relier l'invisible avec le réel serait un bon moyen d'échapper au virtuel qui menace nos sociétés modernes. Le sport est donc plus qu'un jeu, c'est un jeu formateur. C'est un rappel du réel qui fait grandir celui ou celle qui le pratique, qui lui apprend à être.

B. L.

8 • Perrier, qui avait une position enviable sur le marché américain de la boisson en 1989, a été victime de la médiatisation excessive d'une enquête remarquant une importante proportion de benzène dans 15 bouteilles. 160 millions de bouteilles ont été rappelées et la marque a quasi disparu du marché américain, ce qui profita à Coca Cola et Pepsi. Voir www.lexpansion.com/economie/perrier-rame-pour-retrouver-son-peps_17279.html

9 • « Avoir du cœur : le sport et le *thumos* », in *Ethique, travail décent et sport*, op. cit., pp. 57-59.

Un prix lourd

La fin de la gratuité

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*

On a dit que le sport était aristocratique, sans doute parce qu'il était né ou plutôt rené au sein des hautes classes anglaises, dans les pépinières qu'étaient alors les public-schools. Aristocratique, le sport le fut sans doute puisqu'il est la sélection des meilleurs physiquement (et ayant en outre de l'intelligence et du caractère). Et en même temps démocratique, parce que les conditions sociales y sont tenues pour rien. Mais pourquoi ne dirions-nous pas démocratique tout court, puisque le propre des démocraties est cette précellence du mérite sans égard aux conditions ? Et aristocratique à nouveau, puisqu'il est la quête de l'excellence, étant bien entendu que l'excellence n'est pas forcément synonyme de résultat.

Chez les Grecs, d'où nous viennent les jeux, c'était Zeus Philios, le dieu de l'amitié, qui présidait à l'athlétisme. Et l'autre divinité des gymnases et de la jeunesse était Hermès, de qui la baguette changeait en or ce qu'elle touchait : cette baguette devait être la sympathie. Et je ne sais plus quel philosophe grec, à moins qu'il ne s'agisse d'un moraliste latin, citait l'exemple d'un athlète qui, pour l'amour de son ami, renonçait à la victoire que son talent devait lui donner.

On voit parfois aujourd'hui des footballeurs shooter à côté de buts vides pour un motif moins louable.

Décloisonnement

Il y a un terrain sur lequel on se trouve de plain-pied avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : naissance, instruction, éducation, ambition, milieu social, etc. Nul besoin de se mettre à la portée, de minimiser les distances ; rien de ces laborieux efforts qui introduisent une gêne, un artifice, une réserve dans tant d'essais maladroits de pénétration sociale. Ici, rien de ces efforts, car tout est aplani par une passion commune. C'est elle qui fait que l'intellectuel et le manœuvre, l'homme de trente ans et l'enfant de treize ans peuvent, pendant des heures, vivre ensemble, causer ensemble, sans jamais ce « que se dire ? », qui est l'expression la moins désagréable et la plus décourageante de l'incompatibilité et de l'incommunicabilité sociale. Et pas seulement d'une classe à l'autre.

Les liens d'un bourgeois (ce qui en reste) avec le prolétariat (ce qui en reste) sont ce qu'ils peuvent. Pasolini fut peut-être l'un des derniers intellectuels à avoir ressenti la poésie de jouer au football sur les terrains vagues de la zone romaine, quand Rome pouvait encore se permettre le luxe d'avoir une zone et des actrices comme Anna Magnani.¹

*« Qui ai-je pour compagnon de gymnastique ? Un seul me suffit, Earinus, mon jeune esclave. Mais j'en cherche un qui soit d'un âge plus tendre. Déjà je puis à peine l'atteindre à la course. Dans quelques jours je ne le pourrai plus. »
Sénèque
(Lettres à Lucilius)*

1 • Cf. **Gérard Joulé**, « Le corps déchiré d'Orphée », in *choisir* n° 582, juin 2008, pp. 36-39.

Pasolini n'était certes pas un vrai bourgeois - il venait du monde rural, du Frioul, qui avait précédé la révolution industrielle - mais c'était un intellectuel, un bourgeois qui avait été à l'école et qui avait lu Marx à travers Gramsci. Et si l'on me dit : votre camaraderie sportive entre bourgeois et prolétaire, qu'en reste-t-il du jour où le stade ou la zone ne les réunira plus ? Je répondrais : que reste-t-il de nos amitiés de collège et que reste-t-il de nos amours ? Là n'est pas la question. Le lien personnel se dénoue parce que rien n'est plus conforme à la nature que le détachement. Mais il reste une certaine connaissance d'un ordre qui nous était étranger et de l'amitié pour cet ordre. Le sport a pendant un certain temps tenu le rôle qu'avait autrefois le service militaire et contribué à sa manière au rapprochement entre les classes.

On peut aussi ne pas souhaiter un tel rapprochement et préférer conserver une image poétique des classes qu'on ignore et les parer de plus de vertus ou de vices qu'elles n'en ont. Proust, par exemple, oscillait entre ces deux attitudes opposées. Mais maintenant les choses ont bon gré, mal gré considérablement changé. Nous sommes entrés dans une société sans classes et presque sans service militaire (restent les cours de récréation ?) et le sport, d'amateur qu'il était autrefois, est devenu professionnel. Il a ainsi perdu beaucoup de sa gentillesse primitive, pour se durcir au contact de ces idoles modernes qui s'appellent l'argent, la performance et la quête de célébrité.

C'est une révolution presque aussi formidable que celle qui vit la bourgeoisie laborieuse prendre d'assaut la Bastille et mettre fin au régime des aristocrates amateurs qui, en guise de sport, pratiquaient surtout la guerre et la chasse. L'amitié, la gratuité, le désintéressement,

la gentillesse n'ont plus grand-chose à faire dans cette version moderne des jeux du cirque romain. Et si une certaine beauté est encore présente, beauté purement physique, c'est pour briller sous les projecteurs des caméras des chaînes de télévision du monde entier.

Posséder

Notre époque est caractérisée par deux phénomènes jumeaux dont on se plaît à dire qu'ils sont complémentaires ! La culture de masse pour les choses supposées être de l'esprit - la part noble du centaure humain - et le sport pour celles du corps, son entretien et son bien-être. Si nous nous en tenions à ce simple programme, sans examiner de quoi il se compose, nous resterions presque dans une vision platonicienne des choses (moins la *masse* qui était inconnue des petites cités grecques). Et pourtant qu'on en est loin !

Jadis à Olympie, les athlètes étaient pris pour modèles par les sculpteurs et chantés par les poètes. Ils incarnaient aux yeux des Grecs la beauté divine. Je ne vois pas aujourd'hui que les poètes s'intéressent tellement aux jeux qui se déroulent dans l'arène. Ce n'est pas que les athlètes soient moins beaux qu'autrefois, ni que la beauté soit moins recherchée par les hommes mais elle n'est plus l'objet d'une contemplation. Sa valeur est purement mercantile et narcissique, et de l'amour de la beauté des corps, les hommes ne s'élèvent plus à celui de la beauté des idées comme le voulait Platon. L'homme moderne est un prédateur, il veut posséder et non plus contempler.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le *sport* n'a plus qu'une pure fonction de divertissement. Il a perdu sa gratuité. Il est un jeu qui rapporte de l'argent et donne la

célébrité à ceux qui, en le pratiquant, triomphent de leurs adversaires, car il est pratiqué pour être vu par la terre entière. Il est l'ingrédient majeur de la société de spectacle qui est la nôtre. Sans la télévision, le sport serait resté provincial à l'usage de la cour d'école, de la zone ou du pré communal où, par une belle après-midi d'été, une dizaine de garçons vêtus de blanc se réunissent pour se lancer une balle sous les applaudissements polis de quelques vieux messieurs à canotier qui, en leur temps, ont pratiqué la même discipline.

Mais voilà, avec les moyens modernes de communication de masse, le sport est devenu un phénomène médiatique, économique et planétaire. Il a cessé d'être pratiqué par des amateurs pour devenir une occupation professionnelle. Il a perdu les dieux de sa jeunesse et la gratuité aristocratique du vieux temps. Certains diraient qu'en se professionnalisant, il est passé de l'enfance à l'âge adulte. On peut regretter ce passage, comme celui du monde ancien au monde moderne, et pour la même raison.

Se divertir

Jadis le sport n'existait pas. Les nobles avaient la chasse et la guerre, et les vilains - bourgeois, paysans, artisans -, occupés toute la semaine à de rudes travaux physiques, n'éprouvaient guère dans leurs moments de repos le besoin de mesurer leurs aptitudes physiques à la course de vitesse ou d'endurance. Tout au plus jouaient-ils aux boules et aux quilles sur le mail du village ou la place de l'église. Et puis, il y avait les danses villageoises et la pêche à la ligne dans les rivières poissonneuses. Le mot anglais « sportsman » signifie chasseur, pêcheur.

Le sport est-il un jeu ? Certains le sont, comme le football, car ils comportent des règles et un arbitre. D'autres sont simplement des concours. Contrairement à Pascal, les théologiens médiévaux ne tenaient pas le divertissement en mauvaise part. Ils estimaient que l'homme doit se délasser de son travail par quelque jeu honnête dans l'idée qu'un changement d'activité constitue en soi une forme de repos. Ainsi les tournois et la chasse reposaient-ils les princes des servitudes de la guerre et du pouvoir, tout en exerçant leurs corps. Par des prouesses exécutées en champ clos, devant un parterre choisi, ils pouvaient gagner le cœur des dames et concourir sous leurs couleurs. Le mot champion n'avait pas le sens qu'il a pris aujourd'hui. C'était là de ces gracieusetés qui n'ont plus cours sur un terrain de sport contemporain.

Il est instructif de constater que les clercs de la cour de Charles de Bourgogne reprochaient à leur prince de trop travailler et de ne pas se divertir suffisamment. C'est ainsi qu'ils expliquaient la sombre mélancolie qui s'était peu à peu emparée de son âme et qui allait le faire surnommer le Sanglier des Ardenes. Ainsi les démons prennent-ils possession de l'âme d'un homme qui veut agrandir ses territoires et rassembler sous sa domination la moitié de l'Europe. L'exemple est toujours bon à méditer, tant qu'il y a des philosophes pour blâmer la démesure des princes.

Disparition de l'amateur

Or voici que le jeu lui-même, le sport, qui devait divertir les hommes de leurs travaux et de leurs peines, est lui-même devenu un travail et qu'il a basculé dans la démesure via les moyens de diffusion de masse que la technique a mis à la

disposition des hommes. Et voilà qu'une distinction de plus a disparu, celle qui opposait le travail et le jeu. Dans un monde de professionnels, on n'ose plus guère parler d'amateurs et de la belle définition qu'on donnait autrefois de ce mot, quand on pouvait encore la rattacher à celle de l'honnête homme.

Mais l'honnête homme, tel que l'a superbement défini Pascal, nous emmènerait trop loin des stades. Contentons-nous de relire la définition que le *Littré* donne de l'amateur : « Celui qui cultive une discipline ou un art sans en faire sa profession ; celui qui a un goût vif pour une chose. » Nous retrouvons dans cette définition le mot *cultiver* quand il n'a pas encore été affublé d'une majuscule qui, tout en l'hypostasiant, lui ôte tout sens particulier. Car il y a des mots qui ne doivent être conjugués qu'au pluriel, comme libertés, égalités, cultures. Secundo, nous observons que le *Littré*, en citant à la fois la discipline et l'art, a l'air de faire une distinction entre ces deux mots qui à nos yeux n'a pas lieu d'être.

L'amateur ou le connaisseur jugera en connaissance de cause du style, du fond, des prouesses et de la virtuosité

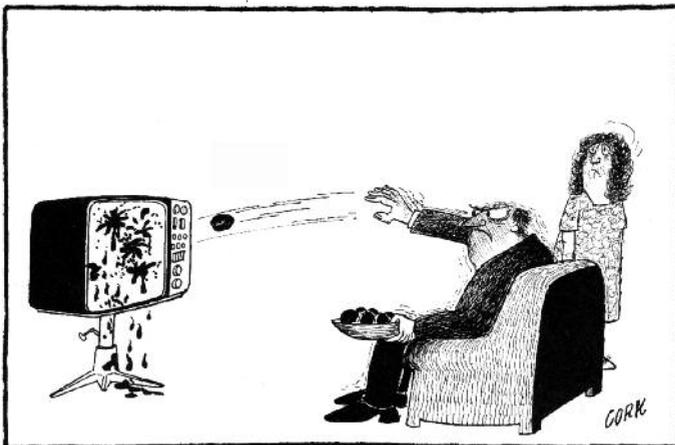
de celui qui pratique tel sport ou telle discipline, et d'une réputation qui monte ; il saura décider d'un seul coup d'œil si elle est basée sur du solide ou si elle ne repose que sur du vent.

Spectateur passif

Nous sommes loin du spectateur passif d'aujourd'hui qui sirote sa bière devant sa télé en insultant l'arbitre ou l'adversaire du club qu'il se sent tenu de soutenir. C'est ainsi que par une pente irrésistible, le spectateur passif donne naissance au supporter actif, qui rapidement dégénère en hooligan. Le score, le résultat sont devenus prépondérants et la beauté du jeu, la loyauté, le fair-play, le respect de l'adversaire disparaissent devant les enjeux d'une victoire. Aussi n'est-on pas tellement étonné de retrouver au bout du compte la justesse de cet ancien adage : « Jeux de mains, jeux de vilains. »

Car de même que la musique est faite pour être jouée et non écoutée, sauf à la danser, le sport est fait pour être pratiqué et non regardé. Il n'y a que les livres que l'on peut, même sans les avoir écrits, lire assis sur une chaise ou debout en marchant le long d'une allée de tilleuls, comme faisait Mallarmé quand il lisait *Le Discours et la Méthode*, étendu sur l'herbe ou ballotté mollement sur une barque. Quant aux tableaux, les gens de Port-Royal considéraient comme une offense à Dieu de se faire tirer le portrait.

G. J.



Dur effort et pur plaisir

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Angers (France)
 Recteur de l'Université catholique de l'Ouest

L'histoire du cinéma est si riche que, sur tous les thèmes, on peut bien trouver toute une série de références. Mais de telles énumérations peuvent être fastidieuses pour le lecteur, comme ces conversations de cinéphiles, inépuisables dans les citations de leurs films favoris que les autres n'ont pas vus. Certes, sur le sport, il y a des classiques, comme ces *Chariots de feu* de Hugh Hudson, tourné en 1981, qui évoquait de façon drolatique les efforts de deux Britanniques se préparant aux Jeux olympiques de 1924, sur une rengaine à la mode. Tout récemment, George Clooney, dans *Jeux de dupes*, met en scène le football américain en 1925, année qui vit la sortie de *Vive le sport* de Harold Lloyd, un film muet dans lequel les joueurs se trompent de camp, selon un gag depuis lors bien usé...

Pourquoi ne pas retenir, au gré des souvenirs, trois films capables de montrer les ambivalences et les ressorts du sport et du jeu, à notre époque où activité physique et divertissement ont pris tant de place... Si le sport est recommandé, il est toujours un défi mais aussi un métier et une ascèse. Le jeu est inséparable, pour être lui-même, du désir de gagner et, par le truchement de l'argent, peut devenir une passion dévastatrice. Il retrouve sa fonction première lorsqu'il est exercé dans la gratuité.

Clint Eastwood a tourné en 2005 un film beau et difficile sur ce thème : *Million*

Dollar Baby. Il y joue le rôle d'un vieil entraîneur de boxe, Frankie Dunn, toujours accompagné par un de ses anciens poulains, un Noir, qui a eu un grave accident en pratiquant ce sport. Ce dernier, Eddie, assure la voix off, comme commentateur indulgent et lucide. C'est que Dunn, sérieux et parfois irascible, est si exigeant et déterminé à la perfection qu'il lasse tous ses jeunes boxeurs : ils finissent par se tourner vers un autre entraîneur, plus habile à les mettre dans la compétition. Dès lors, dans sa minable salle d'entraînement, Dunn végète, n'y croit plus trop et accepte des élèves assez peu convaincants.

Survient une jeune fille qui le supplie de l'entraîner. Après bien des refus, Dunn accepte, formant avec Eddie et elle un

« *Million Dollar Baby* »



trio peu crédible selon les critères d'un sport qui postule audace, jeunesse et agressivité. La boxe féminine reste si peu répandue qu'elle contribue ici à l'atmosphère étrange du film, bousculant nos repères.

Mais voilà que cette jeune femme, par la confiance mise dans son entraîneur, dans le don de soi au sport, consent à assumer l'ascèse des gestes répétés, des progrès et des reculs, des peurs et des efforts. En fait, sans pathos, à travers les images difficiles d'un sport rude, Eastwood présente une métaphore du dépassement de soi, dans le domaine physique, certes, mais plus profondément moral. Le vieil homme s'ouvre par l'adoption, au sens propre d'ailleurs, d'une sportive qui a compris la sagesse qu'il était capable de lui transmettre.

Le jeu comme passion

Porteurs d'un grand thème de la littérature, les mécanismes de la passion du jeu ont été magistralement démontés par Dostoïevski (*Le Joueur*). Mais il est un film étonnant et méconnu de Jacques Demy qui les décrit très bien : *La Baie des anges* (1962), tenu pour un chef-d'œuvre par les admirateurs de la Nouvelle Vague.

Jeanne Moreau y joue l'un de ses meilleurs rôles, celui de Jackie, une femme qui semble mener grand train, les cheveux blonds décolorés, vive et spontanée. Jean, un jeune homme assez oisif pour venir à Nice s'amuser, la rencontre au Casino et tombe sous son charme imprévisible. Mais Jackie est véritablement la proie de la passion du jeu : gagner, risquer de gagner plus, perdre, partir pour revenir se renflouer, sans fin...

Il y a dans le film une extraordinaire description du comportement compulsif du joueur, qui fait mettre en doute le libre

arbitre de celui qui s'adonne à cette passion. C'est d'ailleurs cela qui confère au film la dimension proprement tragique d'un destin implacable qui dépasse cette femme. L'amour sera-t-il rédempteur ? Jean, qui aime sincèrement Jackie, parviendra-t-il à briser l'enchantement de la salle de jeu, l'émotion indicible, ce mélange de peur et d'angoisse qui saisit le parieur au moment où la roulette va s'arrêter ? Et même si Jackie décide de le suivre, pourra-t-elle renoncer pour toujours à ce vertige sublime ?

Liberté et gratuité du jeu

Un film un peu miraculeux arrive à combiner la joie de filmer, la liberté d'inventer, dans la pure gratuité du jeu : c'est le *Caro Diario* de Nanni Moretti, tourné en 1993. Le cinéaste italien, qui avait traité des sujets de société avec beaucoup d'humour, nous livre son journal intime, filmé, bien entendu...

Cela commence par une promenade en Vespa qui donne toute liberté de circuler dans Rome, surtout un dimanche matin. Dans les rues désertes, on regarde, on s'étonne de ces architectures si différentes, construites depuis l'Antiquité jusqu'à la démocratie chrétienne et même après. Une jolie musique accompagne le périple : c'est pure joie de filmer et d'être filmé, en un *road movie* sans prétention, un documentaire autobiographique plein d'allégresse, même si le voyage se termine à Ostie, là où Pasolini fut assassiné. Les deux autres épisodes du *Cher journal* nous font visiter avec Nanni des îles italiennes, mais aussi des médecins pour une chimiothérapie... Mais rien n'est si grave car le cinéaste sait montrer ici une âme d'enfant, cet âge où le jeu est si sérieux.

G.-Th. B.

Balthus l'intemporel

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Historienne de l'art

L'histoire de l'art connaît des figures singulières qui se situent, autant qu'on peut l'être, hors du temps. Balthus (1908-2001) est de celles-ci. A l'occasion du centenaire de la naissance de l'artiste, la Fondation Pierre Gianadda rend hommage à ce Suisse de cœur et d'adoption, qui sut, dans l'indifférence des tendances, initier une œuvre d'une profonde originalité. Balthazar Klossowski de Rola, plus connu sous le nom de Balthus, a suscité une œuvre en marge de l'époque contemporaine. Il demeura contre vents et marées éloigné de la tyrannie des avant-gardes. Il était pourtant né au seuil d'un siècle nouveau qui aspirait à la rupture avec le passé. Il est vrai que Balthus aborda la création auprès de Rainer Maria Rilke, un homme du XIX^e siècle, qui avait été le secrétaire de Rodin. Compagnon de sa mère après que celle-ci se fut séparée de son père, l'écrivain entra dans la vie du jeune Balthus en 1919, à Genève. La guerre avait contraint à l'exil les Klossowski, alors citoyens allemands. Rilke fut d'emblée conscient du génie exceptionnel de Balthus, ainsi qu'en témoigne sa préface pour *Mitsou* (1921), histoire d'un chat que le jeune artiste avait illustrée. L'estime et l'affection entre Balthus et ce père de substitution furent réciproques. La copie d'*Echo et Narcisse* de Nicolas Poussin par Balthus, offerte à l'occasion des 50 ans de Rilke, fait figure d'hommage, autant que l'œuvre signale la culture résolument classique du jeune artiste.

Bien qu'autodidacte, Balthus s'est nourri tout au long de son existence de l'exemple des maîtres anciens, de Piero della Francesca à Gustave Courbet. Ces figures qu'il admirait profondément constituèrent sa seule école, non qu'il refusât un enseignement académique, mais plutôt du fait des circonstances : Bonnard, ami de la famille, l'avait dissuadé d'apprendre son métier. Balthus en fit donc l'apprentissage en copiant à l'envi Poussin et Chardin au Louvre, puis Piero della Francesca et Masaccio en Italie.

Influence toscane

Aux peintres du XV^e siècle, il dut l'usage de la détrempe, l'immobilité de constructions rigoureuses et la netteté des contours qui frappent d'un même hiératisme ses figures étranges et solitaires que domine la marque du passé.

Si *La Rue* de 1929 se réfère à une scène quotidienne où tout Parisien reconnaîtra le carrefour Buci à Paris, les personnages s'inspirent pourtant directement de Masaccio (pour le visage rond aux yeux écarquillés du garçonnet à la casquette et pour la jeune fille au bras levé) et de *L'histoire de Théophile* de Masolino, à la Chapelle du Carmine à Florence. Toutes ses peintures exécutées dans les années '30 et '40 se placent sous le signe du style toscan. Son art ressort aussi de celui de Courbet, référence obligée d'un peintre des apparences, qui aimait à dire que « rien n'est plus beau que le réel ». *Le Rêve* de 1955 nous renvoie clairement

Balthus, jusqu'au 23 novembre, Fondation Pierre Gianadda, Martigny

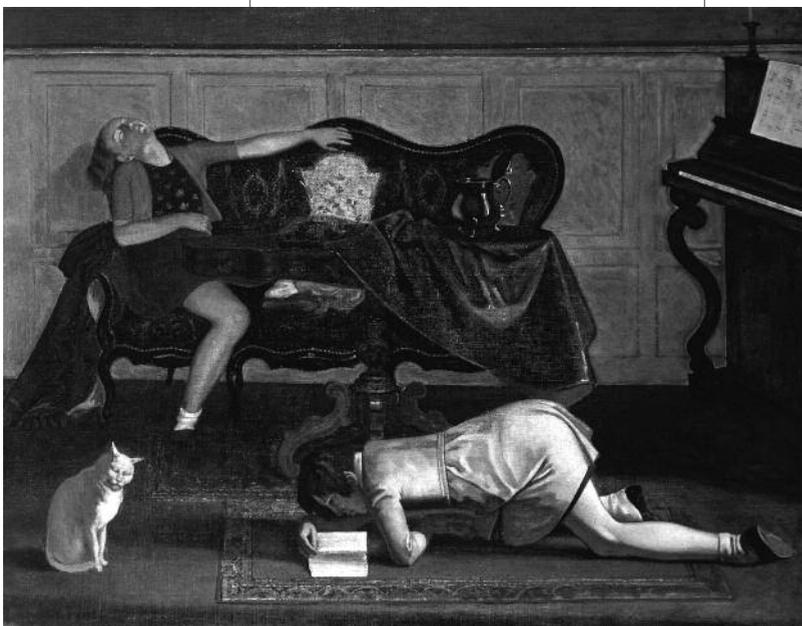
à ces femmes charpentées, appréciées du chantre du réalisme. Dans *La Montagne* (1937), Balthus se mesure même à son aîné auquel il emprunte la sévère solidité des paysages franc-comtois. Son intérêt pour l'art italien est revivifié à partir de 1961 quand, grâce à André Malraux, il est nommé directeur de la Villa Médicis. A Rome, Balthus se place sous l'égide de l'art des fresquistes du Quattrocento. *La Chambre turque* (1963), qui s'inspirait par ailleurs de l'*Allégorie du bon et du mauvais gouvernement* d'Ambrogio Lorenzetti, inaugure une esthétique nouvelle à travers laquelle Balthus veut renforcer la matité du médium. Il utilise pour ce faire un mélange de caséine, de gesso et de couleurs à l'huile additionné de liants variés, renouant ainsi avec des techniques ancestrales. De Balthus, les pensionnaires se souviennent comme d'un érudit qui avait le culte de l'histoire. Il avait ignoré l'enseignement des écoles d'art mais il déplora toujours la perte de l'apprentissage du métier de peintre.

Nostalgie d'enfance

L'autre trait marquant qui rejailit de l'œuvre de Balthus est incontestablement celui de l'enfance. Dès 1921, les premiers dessins pour *Mitsou* annoncent ce thème obsessionnel et avec lui les références à une imagerie populaire enfantine. Si l'on en croit Pierre Klossowski, le frère de l'artiste, les livres illustrés révélèrent à Balthus, alors qu'il était enfant, la puissance des images. Peint en 1933, *Alice dans le miroir* renvoie par son titre au personnage de Lewis Carroll, autre amateur fameux de jeunes filles et particulièrement d'Alice Liddell à laquelle précisément il dédia *Alice au pays des merveilles*.

Lu à l'âge de 14 ans, *Les Hauts de Hurlevent* ne revêt de pouvoir incantatoire qu'en 1933. A cette date, Balthus réalise une suite d'illustrations à l'encre et à la plume. Il n'illustra que le premier tiers du roman dont découle la même année *La Toilette de Cathy*, peinture qui correspondait au dessin sous-titré *Dans ce cas, pourquoi portes-tu cette robe de soie ?* Le personnage d'Heathcliff enfant avait fasciné Balthus au point de s'assimiler à lui. La lecture du roman d'Emily Brontë escorta l'artiste jusque tard dans son existence. Le portrait des *Enfants Blanchard*, qui furent les voisins et modèles de Balthus jusqu'en 1939, reprend une composition et un thème apparus dans les illustrations des *Hauts de Hurlevent*. Enfin, *Les Beaux Jours* de 1944 rappelle encore par son décor, « l'immense feu de charbon de tourbe et de bois » de l'une des nombreuses scènes qui réunirent Heathcliff et Cathy.

« Le Salon (II) » (1942)



Les jeunes filles, les jeux d'enfants ou les chats recréent une nostalgie du paradis perdu qui hante l'artiste sa vie durant. *La Patience* - dont le dessin préparatoire de 1943 est exposé à Martigny - fait apparaître pour la première fois le thème du jeu de cartes, traité huit fois en près de 30 ans. Au ludique associé par nature à l'enfance, s'attache plus étrangement un sentiment d'inquiétude lié, en l'occurrence, à cet autre thème omniprésent, celui de la femme-enfant.

Dans *Les Beaux jours*, l'ambiguïté est soulignée par le collier de perles et par la robe excessivement féminine de la fillette. La volonté manifeste de séduction du modèle est confirmée par le regard complaisant porté à son reflet dans le miroir. Les nombreux nus d'adolescentes renvoient tout aussi éloquemment à cette naissance de la féminité et avec elle, au désir de séduction.

Ajoutée à ses références picturales puisées dans le passé, l'œuvre de Balthus porte en elle un goût de temps suspendu. *La Patience* dépeint cette saisie de l'instant présent, dont la fugacité est suggérée par l'équilibre instable des figures. La suspension du temps que ce paradis opère miraculeusement est du même ordre que l'indifférence de l'artiste pour les injonctions de l'avant-garde et de la modernité. Comment ne pas mettre en parallèle ces deux nostalgies du contenu autant que de la forme ? De cette nostalgie, naît toute la mélancolie de l'art de Balthus.

Mystérieux mutisme

Son œuvre, qui convoque les figures les plus marquantes de l'histoire de l'art, ne renvoie pourtant qu'à elle-même. Elle est notre unique source de connaissance de l'artiste qui, comme l'ont confirmé ses

proches, répugnait à parler de lui-même et de son œuvre. Il nous invitait à regarder celle-ci plutôt qu'à lui substituer des propos dont son fils nous disait qu'il se moquait. Quand il travaillait, il pouvait s'enfermer dans un profond mutisme.

Michelina, l'un de ses ultimes modèles, nous relatait que « quand il dessinait, il ne parlait presque pas. Il regardait et cela était vraiment impressionnant. Il faisait complètement abstraction de moi, il ne me voyait plus comme une personne, mais comme un objet à dessiner. »

L'incommunicabilité est peut-être une autre part de la dimension de son œuvre.

« Dans tout dialogue, confiait le peintre, il y a un mur invisible entre les deux qui se parlent. Quant à la peinture... Quand je cherche à parler de la mienne, je tombe bientôt dans le brouillard. Je me heurte à une incapacité totale. La peinture est un langage que nul ne peut remplacer par un autre langage... Je ne sais pas quoi dire de ce que je peins réellement. »

De ce silence, naît sans nul doute le caractère exceptionnel de l'une des personnalités les plus mystérieuses de la peinture du XX^e siècle.

G. N.

Anthropologie du football

Denis Müller

Le football, ses dieux et ses démons
Menaces et atouts d'un jeu déréglé
 Le champ éthique
 n° 49, Labor et Fides,
 Genève 2008, 256 p.

C'est une véritable somme sur le foot que nous offre le professeur d'éthique de Lausanne Denis Müller. Avec sa triple compétence de théologien, d'observateur de la société et de « fan ». La passion qui l'habite depuis l'enfance ne l'aveugle pas au point qu'il en perde sa lucidité de penseur. Au contraire, elle ne l'en rend que plus attentif aux ambivalences constantes de ce jeu, sans cesse tenté de se muer en « quasi religion ».

Tout y passe : l'évolution du football vers la « postmodernité financière » de la libre circulation des joueurs ; l'histoire du « jeu de balle au pied » distingué du rugby ; le football féminin à la recherche de sa spécificité dans ce monde macho ; le commentaire savoureusement éthique des 17 lois, somme toute assez complexes, de ce sport ; la figure essentielle à la gestion de la « rencontre » qu'est l'arbitre, dans son incontournable « présence réelle » en chair et en os ; les possibles récupérations fascisantes du fanatisme nationaliste ; mais aussi la fonction éducative et sociale du foot quand il sert, par exemple, à lutter contre l'apartheid, comme ce sera le cas lors du Mondial 2010 en Afrique du Sud ; la violence inéluctable mais en grande partie maîtrisable de l'hooliganisme extrême ; la marchandisation des joueurs réduits à l'esclavage ; la loi du silence imposée sur le dopage, menaçant autant l'équité sportive que la santé publique ; les cas heureusement peu nombreux de matchs truqués.

En bon éthicien qui se respecte, Denis Müller plaide en finale pour une responsabilisation de l'ensemble des acteurs : les joueurs, les entraîneurs, les dirigeants avec leur concept de formation, comme les journalistes, pour que le fair-play règne à tous les niveaux, des ligues inférieures à la plus haute compétition.

L'ouvrage fera date car il offre une véritable anthropologie du football dans sa relation avec le désir humain de gloire. Il peut conduire les convaincus à plus de perspicacité sur les ambiguïtés de leur sport favori, risquant toujours de basculer du côté de l'idolâtrie ; mais il peut aussi amener les réfractaires à un jugement plus nuancé sur ce sport dont on a souvent tendance à faire le bouc émissaire d'un malaise existentiel généralisé. Le footballeur, être divin et démoniaque à la fois ? Il n'est que le symbole de l'inachèvement de tout homme en quête d'absolu, tiraillé entre la pulsion destructrice de la victoire et la recherche de la joie. Le foot comme jeu, compétition et spectacle, avec son éthique nécessairement incomplète, n'est que le reflet de l'ambivalence fondamentale de toute performance humaine. Ni pire ni meilleur. Cet ouvrage est à consommer avec autant d'avidité que les cacahuètes englouties devant notre poste durant l'Euro !

François-Xavier Amherdt

■ Philosophie

Josef Pieper**Le loisir, fondement de la culture**

Ad Solem, Genève 2007, 78 p.

Dans un opuscule rédigé au cours des années de reconstruction de l'Europe à l'issue de la Seconde Guerre mondiale, Josef Pieper examinait, en tant que philosophe, dans une langue toutefois accessible à un public cultivé, les liens entre le « loisir » et le « culte » (notamment le rite festif chrétien).

Il partait d'un constat, qui reste vrai aujourd'hui : le travail est devenu la valeur dominante de notre civilisation, au point d'envahir toute la vie intellectuelle et l'exercice même du loisir. Celui-ci n'est plus qu'un moment (détente, divertissement, repos) au service d'un activisme dont il a pour fonction d'améliorer les performances.

Le philosophe, dans une perspective que Kant, par exemple, assumait pleinement, est devenu un travailleur intellectuel. Il est placé devant la tâche d'approfondissement des connaissances et de construction du savoir à l'appui de la seule raison, procédant par analyse et déductions. Le travailleur intellectuel participe à l'effort général de mise à la raison de l'ensemble de la réalité, de la matière à l'esprit lui-même.

On laissera au lecteur de réfléchir à la conclusion de l'ouvrage, dans laquelle l'auteur affirme que le loisir s'accomplit par excellence dans le culte festif de Dieu. Les médiations qui le conduisent à cette conclusion valent la peine que l'on y pense à loisir. La valorisation exclusive du principe d'utilité menace, sinon de faire disparaître, du moins de déprécier au point de la faire paraître inessentielle, une part importante de ce qui fait l'humanité de l'homme : l'aptitude à la réceptivité pure, qui se manifeste, par exemple, dans la contemplation, dans l'accueil de la beauté, dans l'admiration, intellectuellement, dans l'intuition des essences ou des valeurs. Le loisir est la condition de telles expériences. « Le loisir est une attitude de réception et de perception, de regard ouvert, d'immersion contemplative au sein de l'être. »

André Sauge

Jacques de Coulon**La philosophie pour vivre heureux***Graines de sagesse à cultiver*

Jouvence, Genève-Bernex 2007, 282 p.

Avec pour seule prétention de permettre aux « nuls » en philosophie de goûter des graines de sagesse et de pouvoir les cultiver, cet ouvrage de vulgarisation intelligente ouvrira l'esprit du lecteur aux grandes pensées. Il lui donnera l'occasion de réfléchir à ce qui lui permet d'accéder à son unicité et de goûter au mystère de l'Être.

Dans un style didactique, avec un art pédagogique consommé et en utilisant des images suggestives, J. de Coulon fait entrer dans l'exercice de la pensée qui ouvre des mondes et mène au bonheur de vivre. Ce livre est à recommander à tous ceux qui veulent sculpter leur vie grâce à l'exercice de la pensée philosophique qui engage à un art de vivre. Il permet aussi de goûter à la paix dynamisante qu'une pensée méditante procure dans un monde qui en a oublié jusqu'à l'existence !

Luc Ruedin

Albert Chapelle**Anthropologie**

Lessius, Bruxelles 2007, 288 p.

Ce volume regroupe les leçons d'anthropologie du jésuite Albert Chapelle (1929-2003) données à l'Institut d'études théologiques de Bruxelles qu'il fonda en 1968. La 1^{re} partie, *Quelques réminiscences historiques*, traite d'abord de la pensée chrétienne et de ses sédimentations philosophiques majeures que sont les pensées de Platon, d'Aristote et de Thomas d'Aquin. Les chapitres suivants sont consacrés à des auteurs modernes (Ignace de Loyola, Kant et Husserl). On notera la tentative de réhabilitation de la philosophie de Kant à l'intérieur du christianisme. Si, soutient l'auteur, l'*Aufklärung* allemande a su recueillir quelque vérité de la religion chrétienne, contrairement aux Lumières françaises, c'est à Kant qu'elle le doit.

La 2^e partie, *Ce qu'il y a dans l'homme*, reprend les grands thèmes de la philosophie chrétienne que sont la liberté, le corps, la personne et l'immortalité. Particulièrement stimulant, le chapitre que l'auteur consacre à la liberté est un commentaire d'un texte de Claude Bruaire. Aux lecteurs de cette revue et à ceux qui n'ont pas obtenu un suc-

cès espéré, je livre deux belles citations puisées dans ces leçons de sagesse : « Choisir est bien, vivre de ce choix apporte davantage » et « Il suffit de ne jamais rien entreprendre pour ne jamais échouer ».

Jean-Nicolas Revaz

■ Evangile

Christine Pellistrandi ***Femmes de l'Évangile***

Parole et Silence, Paris 2007, 132 p.

Sur les femmes de l'Évangile, on a déjà écrit de nombreuses lignes et en ouvrant ce livre, je me suis demandée ce que l'auteur pourrait dire qui ne l'ait déjà été. L'habitude et la répétition de ces textes si connus font que nous sommes portés par les enchaînements des récits et passons souvent à côté de certaines subtilités que l'auteur se plaît à relever et à souligner. On arrive ainsi à une deuxième lecture qui revêt une force symbolique et une richesse spirituelle étonnante.

Au détour des visages, se dresse soudain une figure d'humanité gravissant tous les degrés de la foi, du doute, de la sainteté et du péché. Par exemple, la femme impure, exclue et recluse, devient une métaphore de Jérusalem. Marie Madeleine, qui a tant à nous apprendre, personnifie Israël qui avait choisi les idoles pour guide. Chaque portrait de femme nous invite à contempler un modèle de l'humanité rachetée. Peut-être faudra-t-il beaucoup de temps pour que nous nous reconnaissons en elles.

Je ressors de cette lecture avec une vision « nouvelle » de la femme adultère, de Marthe et de sa sœur Marie, des trois autres femmes aussi : la Samaritaine, la femme malade et Marie de Magdala.

Marie-Luce Dayer

Godfried Danneels ***Si tu connaissais le don de Dieu***

Commentaire pastoral de saint Jean
Fidélité, Namur 2007, 272 p.

Le cardinal Danneels nous associe avec simplicité à sa vie intérieure et nous aide à mieux découvrir la personnalité de Jésus, spécialement le lien avec son Père... notre Père, ainsi que la mission de l'Esprit saint. Autre aspect médité : la glorification de Jésus dans le prolongement de ses souffrances et de sa mort.

Sur ce point, la montée vers la Croix ressemble à une voie royale, un mélange de tristesse et de grandeur inouïe. Il décrit avec finesse le comportement des uns et des autres en les situant bien dans l'événement évoqué.

La typographie du texte de l'Évangile réparti en 21 chapitres facilite l'attention et l'intérêt. Et les 82 commentaires, suivis chacun d'une prière personnelle, font de cet ouvrage un livre de méditation agréable et tonique.

Willy Vogelsanger

■ Politique

René Rémond ***Vous avez dit catholique ?***

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 188 p.

Disparu en 2007, l'historien René Rémond aura marqué son époque comme un grand intellectuel catholique. Membre de l'Académie française, il a publié une quarantaine d'ouvrages sur la vie politique. C'est surtout à la fin de sa vie qu'il a concentré ses forces sur l'histoire du fait religieux, avec un engagement fort sur l'avenir du christianisme.

Ce dernier ouvrage n'est pas un livre écrit de son vivant. C'est un ensemble de textes qu'il a écrits et réunis peu de temps avant sa mort. Des textes de réflexion qui tentent de répondre à la question : *Vous avez dit catholique ?* où l'on retrouve la clarté inimitable de ce grand croyant.

Jadis, être catholique, c'était observer les commandements de l'Église, sans exception. Aujourd'hui, l'identité catholique est moins évidente. Pour aider à saisir les bouleversements actuels, pour mieux balayer le paysage du catholicisme, René Rémond prend du recul, interroge l'histoire. Une démarche utile et convaincante. Les catholiques sont-ils des ennemis du monde moderne ? Y a-t-il une culture catholique ? L'anticléricalisme, une idéologie périmée ?

Ce livre passionnera le lecteur avide de revisiter les moments-clés du catholicisme depuis le XIX^e siècle, pour mieux saisir ses évolutions actuelles complexes.

François Le Roux

Andrea Riccardi
Vivre ensemble

Desclée de Brouwer, Paris 2007, 208 p.

A. Riccardi, fondateur de la communauté Sant'Egidio, a participé à plusieurs négociations visant à ramener la paix entre groupes humains qui n'arrivaient plus à vivre ensemble.

Le livre commence par un rappel des divorces entre les peuples et des ruptures survenues entre le XIX^e et le XX^e siècles : nationalismes, fin des empires, décolonisation, Balkans, Islam et Occident. Ce faisant, il pointe quatre aspects : l'impact de la mondialisation sur l'identité des nations, la fin de la civilisation européenne et sa crise actuelle, les relations entre l'Europe et l'Afrique, enfin le problème posé par l'Islam traversé par des courants très divers, dont le mouvement islamiste à prétention hégémonique. Il se termine par un constat : les peuples doivent apprendre à vivre ensemble, sinon c'est la guerre.

Le regard est lucide. Selon l'auteur, le cosmopolitisme serein n'est pas une solution. Il est illusoire de vouloir gommer les différences, même le capitalisme triomphant n'y arrivera pas. D'où son appel à une « culture partagée », c'est-à-dire « la conscience de devoir cohabiter de manière responsable et de partager des intérêts communs au-delà des différences ».

J'aurais attendu une approche plus profonde des tensions contemporaines et de l'apport des religions. Appeler à un pacte enraciné dans l'alliance passée entre Dieu et Noé ou à retrouver le rôle prépondérant du christianisme dans l'histoire européenne ne suffisent pas. Reste que ce livre fait un bon tour d'horizon des mutations en cours et invite à juste titre à éviter toute simplification : la réalité est multiple et l'avenir reste ouvert.

Jean-Claude Huot

■ Littérature

Clara Nahmias
Le baiser de l'ange

Buchet/Chastel, Paris 2007, 192 p.

La quatrième de couverture nous offre un beau visage, plein de douceur, avec un regard qui est comme une invitation à entrer dans un autre monde. C'est à quoi je vous invite, tout en sachant que larmes et rires vont se partager le gâteau.

L'autrice, scientifique de haut vol, se retrouve paralysée et amnésique après un coma de 15 jours. La cause de ce coma ne sera pas vraiment élucidée. Toujours est-il que cette belle jeune femme, mère de deux fillettes, va devoir se confronter à ce nouvel état.

Elle raconte son parcours en hôpital, puis en centre de rééducation, avec un humour incroyable, comme si elle était dans une bulle, extérieure à elle-même, contemplant celle qui doit s'adapter à une vie totalement autre et à réapprendre à utiliser ce qui fut, il n'y a pas si longtemps, ses outils de travail.

Au début, elle croit qu'un jour elle retrouvera l'usage de ses jambes, puis vient le temps où elle doit abandonner tout espoir. Elle fait alors appel à tout ce qui pourrait l'aider : guérisseurs, voyants, thérapeutes qui lui promettent tous monts et merveilles mais qui en réalité ne peuvent rien pour elle. Jusqu'au jour où un psychanalyste - un vieux monsieur sage et distingué - qu'elle apostrophe, pleine de colère, lui dit simplement que tout ce qui lui est arrivé est bien...

A son contact, elle découvre l'extraordinaire puissance de l'existence et la force qu'elle génère pour peu qu'on la laisse exister. Un jour, c'est comme un rideau qui se déchire quand, au moment où elle le quitte, il lui cite une phrase pleine de feu : « Ayer asher ayeah. Je suis Ce que je suis. » Elle réalise qu'elle aussi est « celle qu'elle est » et qu'on porte tous en soi une étincelle divine. C'est le début de sa guérison.

L'histoire se prolonge bien : la chercheuse en fauteuil roulant a gagné un concours et est aujourd'hui directrice de recherche au CNRS et nous donne ce baiser de l'ange.

Marie-Luce Dayer

Eamon Maher

Jean Sullivan (1913-1980)

La marginalité dans la vie et l'œuvre
 L'Harmattan, Paris 2008, 226 p.

Jean Sullivan

Les mots à la gorge

Apogée, Paris 2008, 190 p.

Que Jean Sullivan, prêtre et écrivain, soit marginal et rebelle, nous le savions déjà, mais il était utile de le relire sous la plume de Eamon Maher (directeur du Centre national d'études franco-irlandaises) qui en a fait son sujet de thèse. Dans sa vie comme dans ses person-

nages, J. Sullivan sort des sentiers battus et provoque le lecteur pour faire germer en lui une parole de vérité. Se méfiant des mots, de leur capacité à tout transformer en idéologie ou en propagande, et critique à l'égard de toute institution, l'Eglise y compris, il considère l'écriture comme un art de l'éveil. Après avoir étudié les grandes lignes de la vie de Joseph Lemarchand, alias Jean Sullivan, E. Maher le resitue dans le contexte littéraire de son époque (écrivains catholiques, Nouveau Roman, Céline et Kérouac) pour dégager son originalité hors des compromissions et dans la recherche d'une vie profonde et authentique. Loin des difficultés de lecture d'une thèse, ce livre accessible est passionnant.

Le roman de Jean Sullivan, *Les mots à la gorge*, réédité aujourd'hui, illustre les propos de E. Maher. Un marginal recherche sa vérité intérieure à travers le théâtre puis le journalisme, puis se libère des contraintes qui l'enferment pour trouver la joie dans une « bienheureuse » clochardisation. Cela se termine par la « récupération » de la mort du clochard par la société et l'Eglise... Réaction de Jean Sullivan contre toute normalisation sociale ! Du talent et de la profondeur !

Marie-Thérèse Bouchardy

Tahar Ben Jelloun

Sur ma mère

Gallimard, Paris 2008, 270 p.

Cela commence comme une bouffée de bonheur, une plongée vivifiante dans le Maroc d'hier et d'aujourd'hui, entre Fès et Tanger, à travers les souvenirs personnels d'une femme simple et pieuse, recueillis respectueusement par un fils profondément aimant. Mais atteinte de la maladie d'Alzheimer, la mère de l'auteur, femme « illettrée mais pas inculte », qui ne parle pas d'amour mais qui le donne sans relâche aux siens, chemine vers la mort, entourée de ses enfants qui viennent la voir régulièrement.

Au gré des visites, elle raconte son passé, son présent, parfois paisiblement, parfois dans la terreur de la solitude où l'enfonce l'avancée de la maladie. Elle s'accroche alors à ses fils et à Keltoum, sa garde-malade, intendante et amie dévouée, quoique souvent en colère. Ne vivent-elles pas ensemble depuis plus de 20 ans ? Relation banale en Orient de co-dépendance entre maîtresse et « bonne ».

On se réchauffe au début à ces pages pleines de pudeur et de simplicité des cœurs ; on les savoure. Mais au fur à mesure qu'on les tourne, la maladie et la déchéance gagnent du terrain. Les conversations entre mère et fils se font rares, les monologues confus de la malade envahissants. Et lorsque le délire s'empare des mots, des lignes, des pages, la lassitude prend le relais. On en vient à attendre la chute, le décès de cette femme, comme une délivrance. Mais on n'ose fermer le livre, par égard pour elle, pour son fils et pour leur lien.

C'est là tout l'art de Ben Jelloun. Nous mener à accompagner jusqu'au bout, sans fioriture ni mièvreries, dans la délicatesse et le respect, une femme âgée, une mère, vers la mort.

Lucienne Bittar

Richard Lourie

La haine des tulipes

Noir sur Blanc, Lausanne 2008, 168 p.

C'est un roman terrible ! Je dis bien roman... donc fiction, même si une fois embarqué on se croit dans la réalité tant les descriptions et les atmosphères semblent crédibles.

Deux frères, que la vie a séparés, se retrouvent 60 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ils ne se connaissent pas mais n'ignorent pas leur existence commune. L'un vit en Californie, l'autre à Amsterdam. Au cours d'une soirée arrosée de bière et de gin, l'aîné confie à l'autre un lourd secret qui l'a handicapé sa vie durant et qu'il n'a jamais été capable de partager. C'est autour de ce secret que se déroule le roman qui vous plonge dans les années de la guerre, dans une Hollande affamée et exsangue où tout est bon à un enfant débrouillard pour sauver un père mourant, une mère dépressive, un oncle infirme et un petit frère qui ne lui voue aucune affection.

La confession est poignante et déroule devant vous un tel désespoir que vous ne pouvez que compatir au sort du héros. La communication du service de presse précise cependant : « Plus qu'un drame individuel, cette histoire peut aussi se lire comme une métaphore de l'histoire récente des Pays-Bas et du sort des juifs néerlandais pendant la Deuxième Guerre mondiale. Le mythe de l'attitude irréprochable du peuple néerlandais est ébranlé. »

Marie-Luce Dayer

Arnould Jacques, *Cain a-t-il rencontré Neanderthal ? Dieu et la science sans complexes*. Cerf, Paris 2008, 192 p.

Buekens Arthur, *Catastrophes ou Révélation ? L'univers des Apocalypses*. Lumen Vitae, Bruxelles 2007, 184 p.

Buenzod Michel, *L'évêque de Cyrène. Roman biographique*. Le Temps des Cerises, Pantin 2008, 210 p.

Cantin André, *Le mystère de la sexualité. Essai sur la signification des sexes*. Cerf, Paris 2008, 126 p.

Cazeaux Jacques, *Le Cantique des cantiques. Des pourpres de Salomon à l'anémone des champs*. Cerf, Paris 2008, 242 p.

Charfi Abdelmajid, *La pensée islamique, rupture et fidélité*. Albin Michel, Paris 2008, 254 p.

*****Col.**, *Dominique Lapierre. Nous pouvons tous changer le monde*. Parole et Silence, Paris 2008, 190 p. [41671]

*****Col.**, *Les signes de la fin des temps ? Rencontre Islam - Dharma*. Albin Michel, Paris 2008, 170 p. [41673]

*****Col.**, *Religions antiques. Une introduction comparée. Egypte - Grèce - Proche-Orient - Rome*. Labor et Fides, Genève 2008, 188 p. [41666]

*****Col.**, *Rencontre*. De l'Aire, Vevey 2008, 360 p. [41667]

Cottier Georges, *Consacrés dans la vérité. Retraite prêchée au Vatican, 4-9 mars 1990*. Parole et Silence, Paris 2008, 208 p.

Dalrymple William, *Le dernier Moghol. La chute d'une dynastie, Delhi, 1857*. Noir sur Blanc, Lausanne 2008, 672 p.

Dziwisz Stanislaw, *Une vie avec Karol. Entretiens avec Gian Franco Svidercoschi*. Seuil/Desclée de Brouwer, Paris 2007, 304 p.

Emmanuel (Frère), *Un amour méconnu. Au-delà des représentations spontanées de Dieu*. Bayard, Paris 2008, 250 p.

Famerée Joseph, *Yves Congar*. Cerf, Paris 2008, 314 p.

Ferry Joëlle, *Isaïe. « Comme les mots d'un livre scellé... » (Is 29,11)*. Cerf, Paris 2008, 288 p.

Fotiou Stavros S., *L'Eglise dans le monde moderne*. Cerf, Paris 2008, 96 p.

Gunaratana Bhante Henepola, *Les huit marches vers le bonheur*. Albin Michel, Paris 2008, 298 p.

Jambet Christian, *Mort et résurrection en islam. L'au-delà selon Mullâ Sadrâ*. Albin Michel, Paris 2008, 306 p.

Jolicoeur Robert, *Le pari du cœur*. Presses de la Renaissance, Paris 2007, 288 p.

Journet Charles, *Entretiens sur l'Eglise et les sacrements. Le Christ, l'Eglise, les sept sacrements*. Parole et Silence, Paris 2008, 116 p.

Nouwen Henri J.M., *Le retour de l'enfant prodigue. Revenir à la maison*. Albin Michel, Paris 2008, 232 p.

Paul André, *Qumrân et les Esséniens. L'éclatement d'un dogme*. Cerf, Paris 2008, 172 p.

Ratzinger Joseph, *Viens, Esprit saint ! Homélie de Pentecôte*. Parole et Silence, Paris 2008, 104 p.

Schönborn Christoph, *Qui a besoin de Dieu ? Conversations avec Barbara Stöckl*. Parole et Silence, Paris 2008, 206 p.

Serres Michel, *Le Mal propre. Polluer pour s'approprier ?* Le Pommier, Paris 2008, 92 p.

Sonnet Jean-Pierre, *Le chant des montagnes. Marcher à Bible ouverte*. Desclée de Brouwer, Paris 2007, 92 p.

Stocker Myriam, *Etre confirmé : un chemin de bonheur. Quelles propositions de projets éthiques pour les jeunes durant la préparation à la confirmation - et après ?* Saint-Augustin, St-Maurice 2007, 208 p.

Tabard Guillaume, *Latin or not latin. Comment dire la messe*. Seuil, Paris 2007, 126 p.

Salades

Depuis quelques semaines, je regarde mon philodendron d'un autre œil. Même chose pour ma dieffenbachia, ma peperomia, mon apidistra et toutes les autres plantes vertes aux noms à coucher dehors qui végètent un peu partout dans mon appartement. Maintenant que je sais que ces humbles compagnes de ma vie domestique possèdent une dignité, je crains à tout bout de champ de leur manquer de respect ou de faillir méchamment à mes devoirs envers elles. Avez-vous assez d'eau chère amie ? Trop de lumière ? Pas assez ? Permettez que je vous arrose. Permettez que je vous nettoie les feuilles. Et avec ça, qu'est-ce que je vous sers ? Un petit verre d'engrais ? Un peu de musique ? Du Mozart, ça devrait vous plaire. En tout cas, il paraît que les ficus adorent ça. Sauf ceux qui sont durs de la feuille, bien sûr.

Oups ! Un mauvais point pour moi. Je viens de manquer de respect au règne végétal. De quoi me faire mettre une amende (amande ?) par la Commission fédérale d'éthique pour la biotechnologie dans le domaine non humain (CENH). Elle vient juste de dissenter, tout au long d'un rapport orné de magni-

fiques photos de nénuphars et de choux-fleurs, sur « la dignité de la créature dans le monde végétal ». Mais bon, disons que j'ai des excuses. En nous parlant du « respect des plantes au nom de leur valeur morale », ladite Commission pousse le bouchon (de liège) un peu loin.

Si vous ne connaissez pas cette histoire dont tous les scientifiques de la planète se gaussent, sachez donc que les douze membres de la CENH, qui dépend de l'Office fédéral de l'environnement, se sont payés le luxe de définir, sur vingt-quatre pages, les règles éthiques qui doivent dicter la conduite de l'homme envers le règne végétal. Louable entreprise à première vue.

Sauf que la Commission, travaillée semble-t-il par un néo-panthéisme larvé, s'interroge en long et en large sur des questions aussi essentielles que celles-ci : les plantes ont-elles une sensibilité et des intérêts propres ? sont-elles capables de ressentir un dommage ou un bienfait ? peuvent-elles souffrir d'une atteinte à leur intégrité si on leur manque d'égards ? Au terme de ce vaste pinaillage écolo-sentimental, les membres de la Commission, dans leur unanimité, parviennent à la conclusion que « tout acte

de nuisance envers les plantes est moralement répréhensible ». Et c'est là que tout le monde rigole. Ou pleure, à choix.

Certes, chacun sur cette planète est bien d'accord qu'il faut protéger notre biotope, surtout dans le contexte de dégradation environnementale que nous connaissons. Et chaque Terrien conscient de ses responsabilités est bien d'accord aussi qu'il faut respecter la nature - hormis les compagnies pétrolières et autres multinationales dévoreuses de vert qui détruisent sans état d'âme les forêts d'Amérique du Sud ou de Bornéo pour se faire du blé. Mais il ne faut pas tout mélanger, quand même. Les voyous qui, tels ceux qui ont sévi récemment dans mon quartier, saccagent les plates-bandes urbaines ou déracinent les arbustes ornementaux de leurs bacs, n'agissent pas immoralement mais stupidement. Quant à ceux qui pillent la nature et la saignent à blanc pour en exploiter outrageusement les ressources et s'approprier ses richesses, ils accomplissent une action immorale non pas à l'égard des arbres, des fleurs ou des champs de patates, mais bien de l'humanité tout entière, présente et future.

J'aime la nature. Elle m'émerveille. Sa survie me tient à cœur. Il m'arrive même, certains matins, de féliciter mes gé-

raniums tellement je les trouve beaux. N'empêche qu'à mon avis, les doctes auteurs ainsi que les commanditaires du rapport sur la valeur morale des plantes méritent une volée de bois vert.

Car enfin, comment peut-on perdre autant de temps et d'argent à discuter de la dignité des coquelicots, alors que des êtres humains sont maltraités, exploités, humiliés et affamés un peu partout sur la planète ? La voilà, la vraie immoralité

Gladys Théodoloz



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge



UN NOUVEL ÉCLAIRAGE SUR VOTRE FOI

Tout un programme de formation,
conférences et ateliers est à votre disposition.

Quel que soit votre niveau, nous vous offrons de
développer vos connaissances chrétiennes au degré
«Découverte», «Approfondissement» et «Spécialisation».
30 propositions, dès septembre 2008 jusqu'à juin 2009.

Tous les détails sur notre site www.cath-ge.ch ou
en commandant la brochure à l'adresse suivante:

Département de la formation – Vicariat épiscopal
13, rue des Granges – 1204 Genève
Téléphone: 022 319 43 43 – E-mail: formation@cath-ge.ch

EGR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE - GENEVE